

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 32

MONTREAL 12 JANVIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 6 CTS

SOIRÉE DE FAMILLE



LE TOUR MANQUÉ.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>, Éditeurs  
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 12 JANVIER 1895



La faim justifie qu'on n'a pas les moyens.

Ce que vous prêtent les avares, c'est seulement  
l'oreille.Faire une vie de Polichinelle, c'est se donner  
des bosses.Bizarre ! Quand le ciel est *serain*, il est bleu, et  
non jaune !On ne confirme pas la vérité en lui donnant  
un soufflet...Les rois fainéants avaient un poil dans la main  
et des favoris à leurs pieds.On peut écrire au galop à un ami, sans pour  
cela lui envoyer une lettre à cheval.Il n'y a pas que les dimanches et les jours  
fériés qu'il peut arriver à quelqu'un d'avoir la  
mine *défait*.Un premier ténor vient de se faire siffler parce  
qu'il a chanté faux.

Ce si a tué ce la !

Les notaires font payer fort cher une simple  
*minute*.C'est surtout pour eux que le temps est de  
l'argent.Un journaliste amateur vient de faire fortune  
avec son premier article. Son père est mort de  
chagrin après l'avoir lu ; il lui laisse vingt-cinq  
mille dollars.La chaîne du mariage commence par l'anneau  
des fiançailles.Nul n'est censé ignorer la loi... excepté les  
hommes de loi.

## JUSTE PRÉTENTION

*Messageur*. — Dites donc, Monsieur le caissier, je  
crois que le boss pourrait me donner quelque  
chose de plus cette semaine pour travail extra.*Caissier*. — Quel extra ?*Messageur*. — Des heures en plus. Toute la nuit  
dernière j'ai rêvé que je travaillais.

## LA FIN

—Quelle horreur de costume !  
—Fin de siècle, ma chère !  
—Fin de l'ère... du bien tu veux dire !

## GRANDE INQUIETUDE

*Ère voisine*. — Madame Luttifée est presque  
folle de savoir que son petit garçon à la rougeole.*Ère voisine*. — Est-il si mal que ça ?*Ère voisine*. — Non ; mais elle sait que Ma-  
dame Paul et Madame Pierre ont des chapeaux  
neufs et elle ne pourra pas aller à l'église.

## UN VEINARD

—Eh voilà un veinard, ce Bertrand !

—Que lui arrive-t-il encore ?

—Il est tombé sur une fiancée née le premier  
janvier ; s'il l'épouse il économisera toute sa vie  
une fête sur deux.

## SANS PRÉTENTION

*Mademoiselle Petitplat*. — Pourquoi ce mon-  
sieur qui cherche une pension dit-il qu'il est lit-  
térateur ; est-ce pour indiquer qu'il veut vivre  
avec des gens instruits ?*Madame Petitplat*. — Nullement, ma fille, c'est  
simplement pour indiquer qu'il ne peut pas payer  
un gros prix.

## FAUX PRÉTENTE

*1er Auteur*. — J'ai publié mon livre sous un  
nom d'emprunt.*2me Auteur*. — Je le sais et je l'ai regretté,  
l'ayant acheté ne sachant pas que c'était le vôtre.

## BONHEUR DISCRET

*Constable*. — Dites donc, jeune homme, il y a  
une heure que vous vous promenez à ce coin de  
rue ; ça me paraît louche. Que faites-vous là ?*M. A (père depuis douze jours)*. — Oh ! rien ;  
j'attends seulement qu'il n'y ait plus personne  
chez le pharmacien : j'ai besoin d'acheter un bi-  
beron.

## APRÈS LES FÊTES



Aussi fier qu'un roi.

## A COTÉ

Jeune impudente entrant :

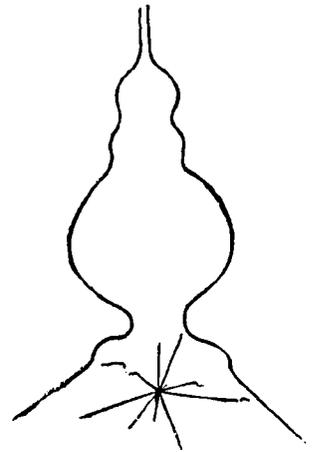
—Vous savez, je veux une place où on me  
donne tout ce que j'ai besoin ; où il n'y ait rien à  
faire et personne pour me commander.*Maîtresse de bureau*. — Vous vous êtes trompée  
de porte, mademoiselle, l'agence des mariages est  
à côté ; ici c'est un bureau de placement.

## AU SOMMET

—Enfin, qu'est ce que le docteur t'as dit que  
tu avais ?

—Il m'a dit qu'il n'en savait rien.

—Tu vas en voir un autre ?

—Pourquoi ? Quand un docteur ose faire un  
tel aveu, il faut qu'il soit coté aussi haut que  
possible dans la profession.Ceci n'est pas un nouveau dessin de lampe, mais bien  
celui que p'tit Pierre a tracé sur la glace en essayant  
les patins qu'on lui a donnés pour ses étrences.

## EN DEMANDE

*M. Lemarchand (au bureau des détectives)*. —  
Il y a un homme qui se présente en mon nom chez  
mes clients, sans la moindre autorisation. Il a  
reçu à lui seul plus d'argent que tous mes collec-  
teurs ensemble. J'ai hâte que vous lui mettiez la  
main dessus.*Detective*. — Avant huit jours il sera en prison.*M. Lemarchand*. — En prison ! Je ne veux pas  
l'envoyer en prison, au contraire ; je veux lui  
faire faire mes collections.

## MOTS D'ENFANTS

*Jacques*. — Tom Barbeau à une maman qui  
l'aime bien.*Maman*. — Qu'est-ce qui te fait dire cela ?*Jacques*. — Parce qu'elle lui a laissé attraper la  
rougeole avant la fin des congés.*Visiteuse*. — Où as-tu mis la belle poupée de  
cire que je t'ai envoyée pour tes étrences ? est-ce  
qu'elle ne te plaît pas que tu ne joues pas avec ?*Mariette (avec dédain)*. — Elle me plaît, mais  
maintenant que le docteur a apporté une poupée  
de vrai à la maison, elle prend tout mon temps.*Nini (6 ans)*. — Ma sœur elle est ben élevée,  
elle apprend maintenant à jouer du banjoseph.*Institutrice*. — En Chine on fait mourir certains  
criminels en les privant de sommeil. Maintenant  
comment croyez-vous qu'on puisse les empêcher  
de dormir ?*Jeannette (8 ans, mais la plus vieille de la fa-  
mille)*. — En leur donnant le bébé à soigner.—Papa, faut-il un trait d'union à belle-mère ?  
—Non, mon enfant, je l'ai supprimé.

UN REPAS ET UN REPU



—Docteur, je n'ai eu que trois fois de la dinde, quatre fois du pudding, six mince-pies et une assiette d'oranges et d'amandes; presque rien comme vous voyez.

CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)

I

—Je crois que c'est ma danse?  
 —Je ne le pense pas.  
 —C'est un *Lancier*.  
 —Parfaitement, mais je ne crois pas que ce soit celui que je vous ai promis.  
 —Mais...  
 —Cependant je veux bien le danser avec vous, mon cavalier m'ayant oubliée.  
 —Grand merci — hello!  
 —Qu'avez-vous?  
 —Vous aviez raison, je me trompais; voici ma danseuse. Je suppose que je...  
 —Laquelle est-ce?  
 —La grande jeune fille aux cheveux châtains avec des manches en velours héliotrope — comme les vôtres — ce qui explique mon erreur.  
 —Mais regardez donc; elle danse avec quelqu'un d'autre.  
 —Oh! alors, comme je suis libre, puis je avoir le plaisir de...  
 —J'ai peur que non, d'autant plus que voici mon cavalier.

II

Ils sont assis sur l'escalier.  
 —Pourquoi dansez-vous avec ce monstre de laideur?  
 —Êtes-vous jalouse?  
 —Beaucoup! Mais, pourquoi...  
 —Elle valse à ravir.  
 —Vous croyez? Si vous l'admirez tant que...  
 —Je n'ai jamais dit que je l'admirais.  
 —Je m'étonne que vous ne soyez pas près d'elle, à lui causer en ce moment.  
 —Je n'admire que sa danse; converser est une autre affaire; de plus je suis près de vous et je cause avec vous.  
 —Ce qui veut dire que je suis une...  
 —Femme avec une langue bien acérée.  
 Et il apprit qu'elle pouvait l'être encore plus.

III

Il était tout fraîchement sorti du collège. Elle, avait déjà fait son début dans le monde. Ils n'avaient encore fait que la moitié de la salle, lorsque le jeune cavalier s'arrêta brusquement.  
 —Ne désirez-vous pas prendre quelque rafraîchissement, Mademoiselle Dufresneau?  
 —Non, merci, Léon, pas à présent.  
 —Sûr? Pas même une glace? nous avons une si belle chance, maintenant que tout le monde danse.  
 —Si vous désirez une glace, prenez en une.  
 —Bien, mais venez avec moi.  
 Ils s'approchèrent du buffet et Léon s'adresse au domestique.  
 —Deux glaces aux fraises, s'il vous plaît.  
 —Il n'y en a plus.  
 —Au citron, alors.  
 —Il n'y en a plus, non plus.  
 —C'est absurde; c'est une mauvaise plaisanterie.

—Il ne reste plus de glace, monsieur.  
 —Que reste-t-il alors?  
 —Thé, café, claret *cup*...  
 —Donnez moi de ce gâteau rose, là-bas et un de ces gâteaux à la crème; Mademoiselle Dufresneau, que désirez-vous?  
 Mais, Mademoiselle Dufresneau, ne voulait rien de lui: elle s'était éclipsée.

IV

—Ça manque de mouvement, dit-il.  
 —Je pense, au contraire, qu'ils jouent ce galop un peu trop vite, répondit-elle.  
 —Je ne parle pas de la danse.  
 —Alors, de quoi parlez-vous?  
 —De la soirée — c'est une affaire ennuyeuse, ratée; n'est-ce pas votre avis?  
 —Vraiment? J'espère que vous n'aurez plus l'occasion de vous ennuyer ici.  
 —Eh! — il met son monocle pour l'examiner — je ne vous comprends pas.  
 —Je suis la nièce de la maîtresse de la maison, et...  
 —Ah! sur ma parole j'ignorais...  
 —Mais cela ne change rien à la situation; votre critique est simplement...  
 —Croyez-moi, chère demoiselle...  
 —Je la prierai de rayer votre nom de sa liste. Pour vous rendre service, vous savez.

V

On dansait une mazurke.  
 Ils marchaient; lui, son bras autour de sa taille; elle, sa main sur son épaule. Ils cherchaient à partir en temps, mais ils manquaient chaque fois la mesure.  
 —Maintenant, dit-il.  
 Et ils partaient pour s'arrêter presque aussitôt. Ils remarquaient.  
 —Maintenant, dit-elle.  
 Mais à ce moment un couple les bouscula.  
 Ils s'assirent — sur le plancher.  
 Ils se relevèrent, toujours se tenant, et retombèrent — sur le plancher.  
 Enfin ils finirent par s'asseoir sur deux chaises.  
 Ils repartirent de nouveau moitié marchant, moitié sautant en tâchant d'attraper la mesure.  
 —Maintenant, dit-il.  
 Et ils partirent correctement, seulement la musique cessa de jouer.

COMMENT ON SE DÉBARRASSE D'UN RIVAL

*Lui (se levant et s'avançant vers la porte).* — Je sais pourquoi vous êtes impatiente de me voir partir.  
*Elle (avec hauteur)* — Et, pourquoi?  
*Lui.* — Vous attendez la visite de mon rival.  
*Elle.* — Et quand même ce serait? Peut-être m'aime-t-il mieux que vous.  
*Lui.* — Oh! il vous aime! Sans aucun doute, il vous aime, car je l'ai entendu faire votre éloge.  
*Elle.* — Vrai! et que disait-il?  
*Lui.* — Il disait — je ne cherche pas à cacher la vérité — que vous étiez charmante... oui très charmante.  
*Elle.* — J'en suis très heureuse.  
*Lui.* — Oui, il déclarait que vous étiez presque aussi charmante que la délicieuse Mademoiselle Briquette.  
*Elle (pâlissant légèrement).* — Presque aussi charmante que ce poteau d'Anais?  
*Lui.* — Un poteau auquel monsieur son papa a attaché une grosse chaîne d'or.  
*Elle (après quelques secondes de réflexion).* — Henri, asseyez-vous donc, la soirée commence à peine; je suis énervée, votre présence me fera plaisir.  
 Il resta.

UN GRAND MALHEUR

*Mendiante.* — Oh! monsieur, donnez-moi quelque chose quand même.  
 —Pourquoi "quand même"?  
*Mendiante.* — Vous ne me reconnaissez pas, je suis la femme du vieil aveugle!  
 —Je vous reconnais, mais après?  
*Mendiante.* — Nous sommes plus malheureux que jamais; mon pauvre mari a recouvré la vue.

LE PREMIER PAS

*Recorder (sévèrement).* — Quand avez-vous commencé à voler?  
*Accusée (pleurant).* — J'ai commencé par fouiller le soir dans les poches de mon mari; l'habitude une fois prise j'ai pas pu m'empêcher de fouiller dans celles des autres.

UNE DÉFINITION



*Touriste.* — Quel est ce monsieur?  
*Indigène.* — Le capitaine Sharper, un prospecteur bien connu.  
*Touriste.* — Excusez-moi, mais qu'est-ce que c'est qu'un prospecteur?  
*Indigène.* — C'est un homme qui vend quelque chose qu'il n'a pas à des gens qui en ont besoin.

## LE CERTIFICAT



—Fouï, n'zien, ein bedile poide te cela et dous fos gors il tisharaidrons bar engeandement.



—Oheila ! fous afez billé sur mon gor te six mois.

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

## GRANDE PÊCHE

Le harpon mord... Le maître a crié : c'est assez ! Dans le fond du canot, les marins entassés, Par le monstre entraînés, de son sang voient la trace : Tant va le Cachalot, qu'à la fin il se lasse.

Entre dades :

—Viens me voir aux funérailles de mon oncle ! J'ai inventé quelque chose de chic pour ce jour-là. Je mets un crêpe à ma cigarette  
—C'est épatant ! Cristi que je voudrais bien qu'il meure quelqu'un dans ma famille !

La mère. — Pourquoi as-tu donné cette lettre à ton mari ? Tu sais bien qu'il va oublier de la mettre à la poste.

La jeune femme. — C'est précisément pour cela. Je suis obligée d'inviter cette madame Blanqui à ma soirée ; mais je ne veux pas qu'elle vienne.

La maîtresse qui entre inopinément dans la cuisine, trouve un pompier caché dans l'armoire.  
—Comment, Brigitte, un homme ici ?  
—Madame, il faut que ça soit l'autre cuisinière qui l'a oublié là ?

En correctionnelle.

—Accusé, de quoi vivez-vous ?  
—Ça, mon président, ce n'est pas votre affaire.  
—Répondez !  
—Eh bien, de temps à autre, je tape un camarade de cent sous ; mais je ne vous ai jamais rien emprunté.

Un matelot parlait pour un voyage au long cours.

—Comment, lui disait-on, vous osez vous embarquer sur un vaisseau quand tous vos parents y sont morts ?

—Où donc sont morts les vôtres ? demande le matelot à la personne qui lui parlait ainsi.

—Ils sont morts dans leur lit, répond l'autre triomphalement.

—Et comment, alors, osez-vous vous y coucher tous les soirs ?

Simple prospectus :

Ancienne charcuterie, veuve Y...

"Z..., gendre et successeur, continuera, comme par le passé, à satisfaire la clientèle.

" Ses jambons ne le céderont en rien à ceux de sa belle-mère."

Au commissariat.

—Que faisiez-vous à deux heures du matin, assis sur un pliant, au milieu du pont suspendu de Saint-Symphorien ?

—Je m'apprenais à faire l'aveugle !...

parlez à un supérieur...

—Accusé, vous vous êtes aposté sur le passage de Rose Michu, qui avait refusé votre demande en mariage, et vous lui avez porté dix-sept coups de couteau ?

—C'est vrai, monsieur le président... Quand j'ai vu Rose, j'ai vu rouge !

Le baron Rapineau revient de Londres.

—Tu ne m'as rien rapporté ? interroge la baronne.

—Si fait, ma chère amie, si fait ! Je t'ai rapporté (tirant sa montre)... je t'ai rapporté l'heure exacte de l'Observatoire de Greenwich. Il est 10 heures 27 minutes 33 secondes.

Au restaurant :

Deux amis entrent au restaurant, le Vêfour du quartier Latin ; ils continuent une conversation commencée qui paraît les intéresser beaucoup ; le garçon s'approche et demande ce qu'il faut leur servir :

—Mon Dieu, dit l'un d'eux, donnez-nous un moment de répit.

Le garçon s'éloigne, et revenant presque aussitôt, répond sans sourciller :

—Messieurs du répit, il n'en reste plus.

Vingt-huit jours.

Un réserviste s'est attiré les mauvaises grâces de son chef d'escouade.

Hier, à la pleine nuit :

—Allez nettoyer vos effets, lui commande le haineux caporal.

—Mais il est...

—Silence !

Et comme le réserviste termine tout de même :

—Taisez-vous ! hurle le caporal, taisez-vous, lorsque vous

Entre Gascon et Marseillais.

—Moi, dit le Gascon, je suis allé dans un pays où il faisait si chaud que les poules y poussaient des œufs durs !

—Et moi, renchérit le Marseillais, c'est encore bien plus fort. Il faisait tellement froid dans le pays où je suis allé que les poules n'y poussaient que des œufs à la neige !

Chez un banquier qui fait une émission, le valet de pied annonce :

—Monsieur Raty !

Le banquier :

—Qu'il entre... s'il n'est pas boisé.

Au Vélodrome.

Un amateur, convaincu, à un débutant :

—La bicyclette est un instrument exquis... Depuis trois ans, je n'ai eu, moi, qu'un accident... J'ai cassé une jambe.

—La droite ?

—Non, non ; simplement celle de mon professeur !

Soirée de famille.

On insiste auprès de Mlle Sophie pour lui faire roucouler une romance.

—Il y a quinze mois que je n'ai chanté, murmure-t-elle... Et elle débute par un couac formidable.

—Voilà, fait un invité, pourquoi il ne faut pas réveiller le chat qui dort !

Bébé regarde passer un régiment sur le boulevard :

—Oh ! papa, comme c'est joli !

—N'est-ce pas, mon enfant ?

—Oh ! oui. Mais, dis, papa, ceux qui ne font pas de la musique, à quoi qu'ils servent ?

—Ecoute, disait du Pané à un ami, j'ai besoin de trois cents francs pour un créancier exigeant.

—Donne-lui la moitié et promets-lui le reste.

—J'y ai bien pensé ; mais, voilà ! je ne possède... que le reste !

A propos d'Othello :

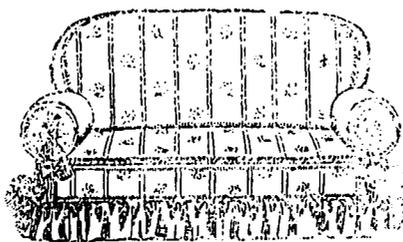
On sait que la pièce se termine par l'assassinat de Desdemona, qu'Othello, son mari, étouffe sous un oreiller.

Après quoi Othello met fin à ses jours et le rideau baisse. Alors l'actrice qui tient le rôle de Desdemona et n'est pas à l'aise sous son oreiller, se s'écrier :

" Du nombre des vivants, est Othello rayé.  
J'en pleurerai plus tard, mais... ôtez l'oreiller !"

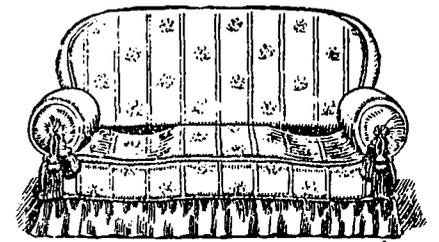
## LE SOFA RÉVÉLATEUR

CONTE DE NOËL



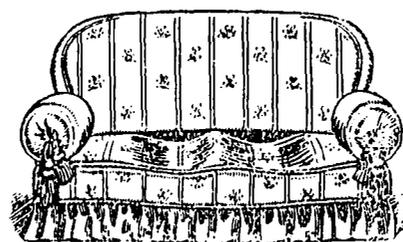
I

Papa avait acheté en septembre un sofa tout neuf ; neuf comme les sentiments du jeune homme dont il avait fait la connaissance à St-Léon.



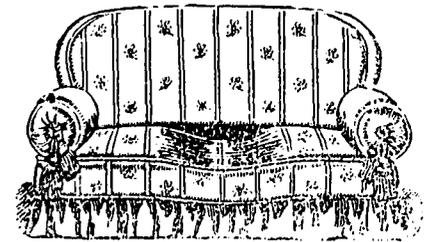
II

En octobre le jeune homme vint présenter ses respects à la famille. Il revint souvent causer avec la fille de la maison.



III

En novembre il vint plus souvent, et ses visites étaient de plus en plus longues.



IV

A Noël papa se décida à annoncer le mariage à ses amis.

## UNE VRAIE FÊTE



—By Jingo! c'était une vraie fête; il n'y a pas un de nous qui soit rentré chez lui avec seulement un os en bon état.

## UN "MALCHANCEUX"

S'il existe encore en ce monde des gens qui sont nés coiffés, comme disaient nos pères, Nicodème Pourceau n'était certes pas de ceux là.

A peine eut-il fait son entrée dans la vie qu'il fut gratifié par son parrain d'un prénom qui rendit malheureuse toute son enfance en le désignant naturellement aux faciles et continuelles plaisanteries de ses camarades. Que de coups de poing échangés à ce sujet! Que de fois l'enfant était rentré au logis maternel avec un œil poché ou le nez en marmelade! Et c'était toujours à recommencer, car les malins camarades ne se laissaient point de tourner en ridicule de toutes les façons et le prénom malencontreux et celui qui avait la mauvaise chance d'en être possesseur.

Il résulta de toutes ces tracasseries que Nicodème Pourceau prit de bonne heure l'allure inquiète et hagarde d'un être obligé d'être constamment sur le qui-vive pour repousser d'imminentes agressions.

Peu de temps après la sortie de l'école du pauvre garçon, son père et sa mère moururent coup sur coup, le laissant sans ressources. A peine âgé de quinze ans, il dut se louer comme garçon de ferme et la malchance continua de s'acharner après lui.

Il avait beau faire tous ses efforts pour contenter son maître, ce dernier ne trouvait jamais bien ce qu'il faisait et ne manquait jamais de lui répéter à toute occasion :

—Tu es trop *Nicodème* pour bien faire.

Le fermier donnant l'exemple, on pense bien que filles et garçons ne se gênaient guère pour s'acharner sur le malheureux tout le jour durant.

Et Nicodème supportait tout sans se plaindre, avec une passivité résignée, persuadé sans doute à la fin qu'il était dans sa destinée de ne jamais connaître un autre genre de vie.

Pourtant, un rayon de soleil était venu égayer sa triste existence au moment où il atteignit sa vingtième année. Ce rayon lumineux lui apparut sous la forme d'une femme, on l'a déjà deviné. Celle-ci, la Mariette, était, au moment de leur rencontre, une fille de seize ans, qui fut un jour recueillie par charité à la ferme. Enfant trouvée, la Mariette ne s'était jamais connu de parents et avait eu une enfance plus malheureuse encore que Nicodème.

Dès qu'ils se virent, les deux misérables rebutés de tous se sentirent attirés l'un vers l'autre par un mutuel besoin d'affection. Ils s'aimèrent et soulagèrent, en se les racontant, leurs communes douleurs. La vie leur devint alors plus supportable et ils eurent, eux aussi, quelques instants de joie.

Cela dura peu, hélas! Nicodème dut aller au régiment pendant trois ans pour accomplir le service militaire. La séparation fut cruelle pour tous les deux. L'amertume n'en fut adoucie que par l'espoir de se revoir de temps à autre, car le régiment dans lequel était incorporé Nicodème tenait garnison dans une ville voisine et le jeune soldat pouvait obtenir de fréquentes permissions dont il profiterait pour revoir la désolée Mariette.

Cette espérance ne fut point déçue. Durant ses six premiers mois de séjours au régiment, Nicodème put deux fois revenir au pays passer quelque temps auprès de celle qui possédait toute son affection. Absorbé par le travail de la caserne et des manœuvres, le jeune soldat commençait à prendre son mal en patience, lorsque, quinze jours environ après sa dernière visite à Mariette, il fit la rencontre d'un garçon de ferme du pays, venu à la ville où Nicodème était en garnison, pour y effectuer diverses emplettes.

Après l'échange de premières et banales paroles usitées en pareil cas, Nicodème s'empressa de demander des nouvelles de Mariette.

—Mariette! —répondit le garçon de ferme, gros loustic de campagne, à qui cette question donna aussitôt l'idée de jouer un tour de sa façon au pauvre diable, que l'on avait l'habitude de berner à loisir. — Mariette! tu ne sais pas ce qui lui est arrivé?...

—Que lui est-il arrivé?... Rien de mal, au moins?... interrogea anxieusement le jeune soldat subitement angoissé.

—Rien de bien, tout au moins. Elle a été l'autre mardi piétinée aux champs par une vache, et depuis elle est au lit et ne peut marcher. On dit comme ça qu'elle en a pour des semaines avant de se relever, si elle se relève.

Cette histoire était fautive d'un bout à l'autre, mais on peut penser quel coup terrible elle porta à Nicodème, qui la crut vraie, car il n'eut pas un seul instant la pensée que son interlocuteur pouvait se jouer de lui d'une aussi cruelle façon. On croit aussi aisément ce que l'on redoute que ce que l'on espère.

Fou de douleur, pendant que son piètre mystificateur se frottait les mains du contentement d'avoir si bien réussi à lui mettre martel en tête, le malheureux garçon rentra à la caserne en se creusant la cervelle pour trouver un moyen de retourner au plus tôt auprès de Mariette, afin de la consoler dans son malheur et d'aider à la soigner dans sa maladie. Il y songea toute la soirée et n'en dormit pas de la nuit.

Demander et obtenir une nouvelle permission de vingt-quatre ou quarante-huit heures, il n'y fallait point songer, car cette faveur venait de lui être accordée trop récemment pour qu'elle put être renouvelée aussitôt. Mais, que faire!...

Enfin, lorsque le jour parut, un instant avant le réveil, il se décida à user d'un expédient, qu'il crut bon. Il fit semblant de ne pouvoir pas se tenir debout et se déclara malade, dans l'espoir d'être envoyé à l'hospice et de pouvoir bientôt obtenir un congé de convalescence.

Mais, dès sa première visite, le major flaira une carotte, le reconnut bien portant et le renvoya à l'exercice.

De plus en plus désespéré d'avoir échoué dans sa tentative, le malheureux Nicodème passa sa journée à rechercher de nouveau comment il pour-

rait se rendre réellement malade, afin d'obtenir ce congé de convalescence qui, à ses yeux, était pour lui le seul moyen de retourner au pays auprès de Mariette. Sa préoccupation était telle qu'elle lui fit commettre de nombreuses fautes à l'exercice, ce qui lui valut deux jours de salle de police.

En tout autre moment, le fusilier Nicodème Pourceau eût été fort ennuyé d'avoir à subir une punition, même légère, car il tenait à conserver le renom de bon soldat. Mais ce jour-là, il n'y pensait guère: il ne songeait toujours qu'à se rendre malade; c'était pour lui une obsession, une idée fixe qui le suivait et l'accompagnait partout.

L'exercice une fois terminé et les armes remises au râtelier, le malheureux garçon se trouva libre pendant deux heures. Il en profita pour sortir de la ville et aller réfléchir à travers champs. Sa promenade le conduisit vers un endroit où croissaient plusieurs pieds de belladone. En regardant machinalement autour de lui, Nicodème les aperçut et tressaillit de joie.

Certes, il ne savait point exactement ce qu'étaient ces plantes aux jolies clochettes violacées, mais leur vue lui rappela qu'une vache, une fois, avait été très malade pour en avoir mangé: cela lui suffisait. Il pensa avoir trouvé en les rencontrant un infailliable moyen d'obtenir le congé de convalescence tant désiré et s'estima fort heureux d'avoir eu la bonne idée de se diriger de ce côté.

Et, malgré leur goût peu appétissant et leur odeur répugnante, Nicodème se mit à dévorer des fleurs et des tiges de belladone avec autant d'ardeur que s'il s'était trouvé en présence d'une fraîche et délicieuse provision de cresson. Le malheureux garçon en mangea une telle quantité, tant il appréhendait de ne pas se rendre suffisamment malade, que, malgré les soins qui lui furent prodigués d'abord à la caserne, puis à l'hospice où il fut transporté dans un triste état, il mourut le lendemain en prononçant le nom de Mariette.

Triste fin d'une triste existence.

Quant à Mariette elle pleura Nicodème pendant un mois et le regretta presque durant toute une année.

A vingt et un ans, elle fut appelée chez le notaire voisin qui lui remit, de la part de ses parents inconnus, une dot de deux mille francs. Elle est maintenant mariée avec le garçon de ferme qui, en inventant l'histoire de son accident avec une vache furieuse, fut la cause involontaire de la mort de Nicodème Pourceau, *malchanceux* jusqu'à sa mort.

## UNE PERILLEUSE RENCONTRE

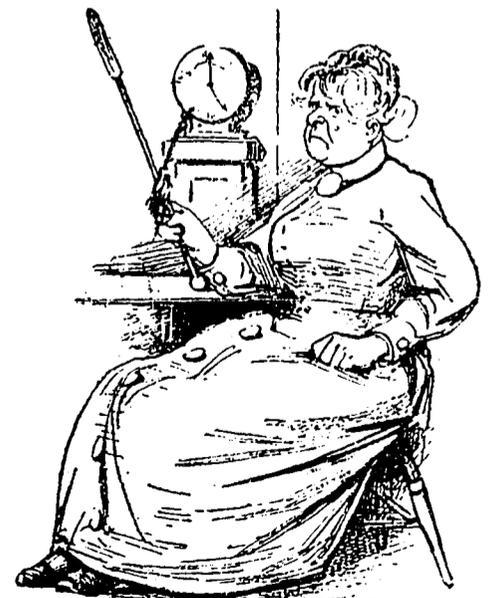
—Pauvre garçon, a-t-il perdu son œil à la guerre?

—Non, mais il a été puni pour avoir voulu passer devant une femme qui tenait son parapluie.

## L'OMBRE ET LA PROIE



I  
Son ombre.



II  
Attendant sa proie.



## CHRONIQUETTE

*Pourquoi ils sortent et pourquoi elles sortent*

A SEIZE ANS

LUI.—Pour aller au cours, marche droit devant lui, ne regarde ni d'un côté ni de l'autre ; pense à sa leçon, à ses examens, à son avenir. Met des gants, mais laisse deviner le futur *homme de profession* par le tuyau de pipe qui sort de son veston.

ELLE.—Pour aller à la leçon de piano du célèbre professeur X..., ou aux conférences de Mademoiselle Y... Une poignée de roses sur les joues ; robe simple et courte, laissant voir les belles bottines de chevreau noir montant très haut. Baisse les yeux quand un monsieur passe et la regarde de côté. Se sent jeune, se fait fraîche, espère devenir belle.

A DIX HUIT ANS

LUI.—Pour aller à la Cour. Commence à se faire quelques piastres dans un bureau ou dans un journal tout en continuant ses études.

Marche lentement, tout rêveur, s'arrête pour admirer une gravure, mais se retourne pour entrevoir un joli visage qui s'est reflété sur la glace de la vitrine.

ELLE.—Pour se faire admirer. Se connaît elle-même et a conscience de sa beauté. A des regards voilés mais hardis. Marche lentement comme une reine, sent qu'il y a un mari dans l'air et qu'il faut fixer son attention. La robe est de bonne longueur, mais le petit talon Louis XV se voit encore.

A VINGT ANS

LUI.—Pour les voir toutes et surtout pour la voir. Habillement soigné, bottines à bouts pointus, petit chapeau, gants peau de chien, badine à la main. Admire toujours, à même des moments d'extase. Mais cherche surtout à la rencontrer.

ELLE.—Le matin pour aller faire ses emplettes dans les grands magasins de rubans et de chiffons. L'après-midi, vers quatre heures, pour essayer de l'apercevoir.

Rue Saint Jacques, c'est par là qu'il passe en sortant de son bureau ; elle marche majestueusement, dédaignant les oeilades, ne pensant qu'à lui, qu'à son regard qu'elle voit même en fermant les yeux.

Toilette d'une simplicité élégante pour ne pas l'effrayer par des élégances exagérées.

A VINGT CINQ ANS

LUI.—Pour fumer un cigare, changer d'air et rencontrer un ami. A fait son chemin, marche à la députation et se raidit dans son faux-col. Regarde les passantes pour se faire regarder. Mise soignée, raffinée même ; sait saluer d'après la dernière mode de New-York.

ELLE.—Pour sortir bébé. Sait que les regards s'abaissent sur l'enfant mais se relèvent sur la mère. La belle main gantée traîne le petit mausade et laisse voir un bracelet dernière mode. Toilette ultra-coquette, dans les tons clairs. Rien d'assez jeune, d'assez élégant : jous à la jeune mère.

(Elle alanguit, très tendre, et couvrant l'enfant sans une avalanche de chauds rayons.

A TRENTE ANS

LUI.—Pour ses affaires et recueillir les saluts des clients et des électeurs. Longue redingote noire de coupe savante, boutonnée et dessinant son léger embonpoint. Chapeau haute forme dès les premiers beaux jours. S'arrête volontiers au milieu du trottoir pour causer politique ou de quelque affaire à gros bénéfices, et daigne s'écarter

pour laisser passer une petite jeune fille timide et toute rougissante.

ELLE.—Pour fuir la maison où elle s'ennuie. Dehors, du matin au soir. Autant de toilettes que de sorties. Va au hasard, sans but. Jette un regard distrait sur les brillants étalages des magasins. Répond machinalement aux coups de chapeaux. Entre à l'église, s'agenouille pendant un long quart d'heure devant une Notre-Dame de Pitié et sort consolée. Rentre chez elle sans n'ême entendre les murmures d'admiration.

A QUARANTE ANS

LUI.—Pour aller présider un conseil quelconque de grande compagnie. Est bon juge de sa valeur, sait qu'il a droit à tous les respects. Aime à se promener bras dessus bras dessous avec l'homme du jour. Salue les petites bourgeoises avec une condescendance suprême. Préfère la laine à la soie et la causerie de la jeune fille de dix huit ans à celle de la femme de son âge.

ELLE.—Pour faire son salut. Visites aux églises ; courses chez les pauvres ; œuvres, sermon, conférences. Gros paroissien plein d'images dans la poche. Toilette austère, élégance majestueuse. Tourne souvent ses yeux vers le ciel mais les rabaisse sur la terre. Parle de son fils qui veut devenir médecin et de sa fille qu'a une si belle voix. Aime la solitude mais se rattache au monde pour faire des mariages. S'occupe de rapprocher les cœurs faits pour se comprendre et s'emploie ensuite à les unir. Dévout elle, tout intérêt personnel a disparu, elle se dévoue pour les autres et n'a plus qu'un seul désir : rendre service et obliger. Elle a tout vu ou à près et est revenue des vanités de ce monde.

A SOIXANTE ANS

LUI.—Pour aller toucher le montant de ses loyers et refuser des réparations à ses locataires. Visage serein mais fatigué. Est devenu d'une bonté compatissante pour tout ce qui est jeune. A quitté la présidence de sa compagnie pour celle d'institution de bienfaisance. A de l'argent placé partout et dans tout, ne prête plus qu'à cinq et demi. Ne s'occupe guère de politique, reçoit encore les journaux mais seulement pour y lire les décès.

ELLE.—Pour faire ses dévotions et ses charités. Va aussi au cimetière. Robe de cachemire noir tombant en plis rigides et froids le long du corps glacé.

Œil demi-clos fixé dans un suprême regard sur ce monde qu'elle quittera bientôt, et sur les régions inconnues vers lesquelles son âme doit prendre son vol.

A...

LUI ET ELLE.—Pour faire sur cette terre leur dernière étape et commencer la première du grand voyage.

POMPONNETTE.

## LE CHEMIN DE LA GLOIRE

Bellebarbe. — Dupinceau est décidément sur le chemin de la gloire.

Beaupied. — Qu'en sais-tu ?

Bellebarbe. — Il appelait la chambre où il dessinait, "un bureau."

Beaupied. — Oui.

Bellebarbe. — Il y a un an elle est devenue "un studio."

Beaupied. — Oui.

Bellebarbe. — Maintenant il l'appelle "un atelier."

## LA JARDINIÈRE ET L'ABELLE

(FABLE)

Un beau jour de printemps, dans un vaste jardin  
Où Flore avait versé sa brillante corbeille,  
De fleur en fleur voltigeait une abeille  
Et s'empressait de cueillir son butin.  
— "Ignorest-tu, lui dit la jardinière,  
"Que beaucoup de ces fleurs enferment du venin ?"  
— "Si je le sais ? répond la prudente ouvrière,  
"Assurément. Mais aussi, dans leur sein  
"Tout n'est pas du poison : Le choix est mon affaire."

Cette fable, à mon sens, dit à tout écrivain :  
Sachez faire un bon choix, ou renoncez à plaire.

A. B.

## UN BON PLACEMENT

Un fermier, qui relève à peine d'une longue maladie, apprend la mort de son médecin, qui lui devait de l'argent, et qui ne laissa que des dettes.

— Il faut convenir dit-il à sa femme, que j'ai eu une sière chance d'être malade ; sans cela, mon pauvre argent était entièrement perdu.

## LE BONHEUR DES RICHESSES

Le domaine de l'envie n'a pas de limites.

Un convoi funèbre passait sur la rue Sainte-Catherine. Char de première classe, chevaux richement caparaçonnés, entassement de couronnes et de bouquets.

Une servante reste devant sa porte, balai béant, et dit à une voisine :

— Sont-ils heureux les riches !

## COMMENT SE FONT LES RÉPUTATIONS



Lui. — Avez-vous lu le stupide conte de Noël que notre grand conteur a publié dans...

Elle. — Oui, et je l'ai trouvé charmant.

Lui. — Moi aussi.

CUISINE MÉLÉE

(Pour le SAMEDI)

Monsieur et Madame n'étaient pas mariés depuis longtemps ; de fait ils rentraient de leur voyage de noces.

Madame avait été très bien élevée ; mais ses connaissances des choses du ménage étaient très limitées. A part cela elle était parfaite.

Elle ne demandait qu'à bien faire et surtout à devenir d'une force raisonnable sur l'art culinaire.

Elle acheta un livre de cuisine.

Un livre de cuisine est aussi utile à ceux qui ne savent pas la faire, que le *Parfait Secrétaire* l'est aux personnes qui ne savent pas écrire.

Madame était intelligente et aurait pu trouver le succès dès ses débuts sans un incident regrettable.

Prudente autant qu'intelligente, elle se garda bien pour ses débuts d'essayer la préparation d'un dîner complet ; elle se contenta d'une soupe, d'une simple soupe et d'une des plus simples : la soupe à l'oie. C'était une soupe de saison.

— "Qu'est-ce que c'est que ça, ma chère ?" demanda Monsieur, le soir, en se mettant à table.

— "C'est une soupe à l'oie. Je l'ai faite moi-même," répondit Madame non sans quelque fierté.

— "Hum ! elle a un drôle d'aspect."

— "Peu importe son aspect, mon ami ; je suis sûre que tu la trouveras bonne."

Elle se mit à table, goûta sa soupe, pâlit, mais ne dit rien.

Monsieur goûta aussi mais il dit : "Bonté divine, qu'as-tu fait ?"

Les yeux de Madame se remplirent de larmes. "C'est une soupe à l'oie, comme l'indique mon livre de cuisine ; mais j'avoue qu'elle a un drôle de goût."

— "Tu as dû te tromper."

— "Non, je suis sûre d'avoir suivi exactement la recette. Tiens je vais te la lire."

Et Madame ayant pris son livre commença :

*Soupe à l'oie.*— Cette soupe peut être faite avec une oie non cuite, mais est plus souvent préparée avec les restes d'une oie rôtie. Dans ce cas on enlève toute la chair de la bête que l'on met de côté, et on fait bouillir la carcasse avec un morceau de bœuf. La quantité de bœuf dépend du volume de la carcasse. Ajoutez un peu de persil, et, si possible, un petit morceau de jambon. Remuez jusqu'à ce qu'elle bouille et mettez une cuillerée à thé d'essence d'anchoix, un jaune d'œuf et versez enfin le contenu d'une boîte de conserves de homard, ou, ce qui est mieux, la chair d'un homard frais. Laissez reposer cinq à six minutes et servez."

— "Halte-là, je ne suis pas cuisinier, mais je suis sûr qu'il y a quelque chose qui ne vas pas."

— "C'est tel que je l'ai lu. Tiens, voilà le livre si tu ne me crois pas ; ça commence en bas de la page et ça tourne sur l'autre."

Monsieur prit le livre et partit d'un grand éclat de rire.

— "J'ai découvert la source du mal," dit-il en faisant un effort pour s'arrêter de rire, "tu as oublié de couper les pages de ton livre de cuisine et tu as fait une soupe dont la première partie est à l'oie et la seconde au homard."

Madame s'est bien promis de faire couper les pages de son livre avant de recommencer à cuisiner.

UNE FERME A FERMER

Garlebeu quitte sa terre pour Montréal.

— "Que feras-tu de ta maison, lui dit son voisin ?

Si je ne la ferme pas, je la fermerai, et si je l'ai fermée, je ne la fermerai pas.

L'ENQUÊTE SUR LA POLICE

(Ce qu'un détective peut faire avec ses moustaches.)



I  
Sa tête au naturel.



II  
Un peu de vice le transforme en noble d'Allemagne en tournée d'études métallurgiques



III  
Oh ! quelle belle tête de nihiliste !



IV  
Et quelle ressemblance parfaite avec M. Smith de Kansas City !



V  
Reléguées au-dessus des yeux, elles lui permettent de circuler parmi les Italiens.



VI  
Alors que, raménés sous le menton elles l'autorisent à fréquenter les Français.



VII  
Jointes aux cheveux elles le font prendre pour un Russ.



VIII  
Alors que cachées dans la bouche leur propriétaire risque d'être pris pour un éminent barbare.

THÉÂTRE ROYAL

THE BOY TRAMP

Ce mélodrame émouvant a été écrit par une femme écrivain de renom sur la scène américaine, Mme Neuville. Dans la représentation elle tient elle-même le rôle de "Mildred Earliston", la mère malheureuse, et son fils, Augustin Neuville, tient le rôle du "Boy tramp."

La troupe qui appuie les deux premiers rôles est fortement organisée. On remarque parmi les principaux acteurs MM. J. C. Fenton, O. P. Miller, et, parmi les actrices, Mlles Ella Cameron et Garnie.

Il y a des situations très dramatiques dans la pièce, et la mise en scène a beaucoup d'effet. On donnera jeudi, vendredi et samedi, après-midi et soir, pour la première fois à Montréal, "Cell 22."

La semaine prochaine "The Pride of Mayo."

UN PÈRE FÉROCE

*Madame (jolie de son premier bébé).*— Le propriétaire est venu aujourd'hui. Je lui ai donné dix dollars et je lui ai montré bébé.

*Monsieur (qui a promené bébé toute la nuit précédente).*— J'aurais mieux aimé que tu lui eusses donné le bébé et montré les dix piastres.

UN TÉMOIN

Dans un restaurant sur les quais à Montréal.

— Est-il vrai que le fleuve soit monté, en 1866, aussi haut que l'indique cette ligne tracée sur le mur ?

— Pas précisément, Monsieur ; il n'est monté en fait, que jusqu'à cette ligne du bas. Mais les gamins s'amusaient toujours à effacer cette marque ou la salir. Cela me donnait tellement de mal pour la rétablir chaque fois, que je me suis décidé, un beau jour, à la transporter là haut hors de toute atteinte.

QUEEN'S THEATRE

"FAUST"



La reprise de "Faust" au Queen's Théâtre, la semaine prochaine, sera très populaire. Le fameux acteur, M. Lewis Morrison, si avantageusement connu à Montréal, tiendra le grand rôle de "Méphistophélès," qu'on sait taillé tout exprès pour lui.

On dit que M. Morrison sera accompagné par une compagnie de grand mérite et on promet une mise en scène extraordinaire.

Le principal rôle féminin sera tenu par Mlle Florence Roberts, qui s'est déjà beaucoup distingué par son excellente interprétation de "Marguerite"

*Biberonnewau.*— Savez-vous ce que je ferai avec le premier mille dollars que je gagnerai ?

*Hélène.*— Vous vous donnerez à un hospice de vieillards et d'infirmités.

1895



Son entrée dans le monde.

## LE FIANCÉ ENNEIGÉ

—Es-tu assez heureux !

—Tu veux dire que je vais l'être dans trois jours.

—Une femme adorable, riche, bonne...

—Espérons-le, ô mon Dieu !

—Dame ! mon cher, les apparences le laissent supposer : voilà près d'un an qu'elle soupire, pour le moins autant que toi, après le moment béni où vos familles vous permettraient enfin de vous dire, seuls, toutes ces jolies choses que vous vous dites devant le monde, mais dans les coins, et qui vous absorbent à ce point, qu'on ne peut plus obtenir un seul mot de vous. Bien plus, si l'on fait mine de vous approcher, vous montrez les dents, comme ces toutous qui semblent toujours craindre qu'on n'envahisse leur domaine.

—Serais-tu jaloux, Gustave ?

—Moi ? Henri. Ah ! mon pauvre ami ! Je ne dis pas qu'autrefois, je n'ai pas un peu rêvé de Marthe... ; une cousine, c'est dans l'ordre ; mais aujourd'hui, n, i, ni, c'est fini. D'ailleurs, je ne me marierai jamais : Salomon a dit que la femme est plus amère que la mort.

—Alors, pourquoi en avait-il mille à lui tout seul ? Pas logique, ton Salomon.

—En tous cas, pas si bien partagé que toi, qui en as une qui les vaut toutes.

—Et n'a-t-on pas dit pourtant que la femme est la désolation de l'homme.

—Merci. On n'est pas plus galant. Tu as une façon de vous encourager... Bah ! tout cela m'est égal. On a dit encore : "L'homme s'agite, la femme le mène" ; eh bien ! j'en veux faire l'expérience.

—Il y a un autre proverbe qui dit...

—Laisse-moi, avec ton proverbe, tu vas encore me dire quelque bêtise.

—Un proverbe qui prétend...

—Sauve-toi, vite, incorrigible taq...

Un vigoureux coup de sonnette empêcha Henri d'achever le mot.

S'étant levé machinalement, pour aller au devant du bruyant visiteur, il se rencontra dans le corridor avec Françoise, sa vieille gouvernante, qui lui remit une dépêche.

Avec la promptitude que l'on apporte toujours à prendre connaissance du mystérieux petit papier bleu, Henri, dans un coup d'œil, lut ceci :

" Québec, 31 décembre 1894..."

" Oncle Bassarou décédé.

" MARTIN."

Un plongeon dans la rivière, ne peut pas glacer davantage. Trop hébété pour pousser une parole, il tendit simplement à Gustave la triste dépêche. Celui-ci, qui regrettait déjà ses plaisanteries,

s'employa de son mieux à consoler son malheureux ami.

—Voyons, mon cher, lui dit-il, c'est un fâcheux contretemps, j'en conviens ; mais tout peut se concilier. Je vais, si tu le veux, faire part à Marthe de ce qui t'arrive ; tu prends l'express tu laisses tes instructions à l'ami Martin, en le priant de se charger de tout, et tu peux être de retour après demain.

—L'oncle Bassarou, que je ne voyais plus depuis si longtemps, continua Henri, qui s'était fâché parce que je n'ai pas voulu épouser la personne qu'il me destinait, mourir aujourd'hui, et par ce temps !

—Précisément ; c'est une vengeance. Négliger un oncle, un oncle à héritage, c'est une double faute, qui s'expie tôt ou tard.

—Enfin, il faut que j'y aille ! conclut, avec un soupir, le pauvre mari : il n'avait que moi. Mais je ne moisirai pas là-bas, tu peux en être certain.

A sept heures, il était à Québec. Quelle ne fut pas sa surprise, en constatant que son oncle n'était point mort ! Une profonde léthargie avait trompé tout le monde, mais le réveil avait coïncidé avec l'arrivée d'Henri. Ce dernier, tout à la joie d'être rendu à la liberté et de ne pas avoir un deuil en pleine noce, voulait repartir par le premier train. M. Martin parvint, non sans peine, à lui faire comprendre qu'il était plus sage, sinon plus convenable, d'attendre au matin, d'autant plus que le temps — il neigeait depuis la veille — serait sans doute plus propice.

L'impatient se résigna, et se coucha.

Hélas ! le soleil ne devait pas présider au lever du voyageur. La neige était tombée avec une telle abondance, pendant cette nuit fatale, et tombait encore si fortement, que les communications par le chemin de fer avait été et demeuraient interrompues.

Henri était bloqué.

Je vous laisse à penser le désespoir du pauvre garçon, mis ainsi dans l'impossibilité de rejoindre sa fiancée. Il fallut cependant faire contre fortune bon cœur et attendre un ciel plus clément.

Tout d'abord, l'infortuné mari confia au télégraphe ses plaintes amères, puis il se rendit à la gare, pour avoir des nouvelles : "La voie n'était pas déblayée !" A midi, à trois heures, même réponse.

De plus en plus inquiet, se demandant anxieusement quelle serait l'issue de cette aventure, qui le plaçait dans une situation ridicule, Henri se décida, vers le soir, à envoyer une seconde dépêche, et rentra chez son oncle, qui commençait à mieux aller, dans un état d'esprit facile à comprendre. A des accès de rage durant lesquels il maudissait son oncle, le temps et le chemin de fer, succédaient des périodes d'abattement pendant lesquelles il voyait son mariage remis, au dernier moment, et toutes les fâcheuses conséquences qui s'ensuivaient.

Quelle perspective ! Plutôt mourir que d'être la risée de tous.

Et la neige tombait toujours !... Toutefois, le lundi, jour de l'an, dans la matinée, le temps s'éclaircit.

Enfin ! Henri se précipita vers la gare, où il avait été vingt fois la veille, et fut sur le quai de départ bien avant la formation du premier train, harcelant le personnel, qui n'en pouvait mais.

A cinq heures seulement, le train s'ébranla. Il lui parut alors que la vapeur l'entraînait vers le paradis, mais, pourtant, pas aussi vite qu'il l'aurait voulu.

Notre malheureux héros n'était d'ailleurs pas au bout de ses peines.

La machine n'avancait que lentement et avec difficulté. Puis elle s'arrêta, épuisée, vaincue par la neige amoncelée : la tempête redoublait.

Pendant la tête devant ce suprême coup de sort, Henri parla d'intenter un procès à la Compagnie. Allait-il donc échouer en vue du port ? Il se rappela *Paul et Virginie*, et pensa devenir fou. Combien d'heures — de siècles pour lui — allait durer cette hivernage forcé ? Que devait croire la pauvre Marthe, à qui il avait, dans une troisième dépêche, annoncé son retour ?

Celle-ci, étonnée de ne pas le revoir, envoya chez lui à plusieurs reprises. A la tranquillité amenée par l'avis de sa mise en route, succéda une inquiétude qui prit, dans la soirée, des proportions intenses. Le mardi matin, à la première heure, on courut aux nouvelles : le voyageur malgré lui n'était pas encore rentré !

Que faire ?

—Cependant, se disait Marthe, en manière de consolation, il m'aurait de nouveau prévenue, s'il n'avait été certain de pouvoir être ici à temps.

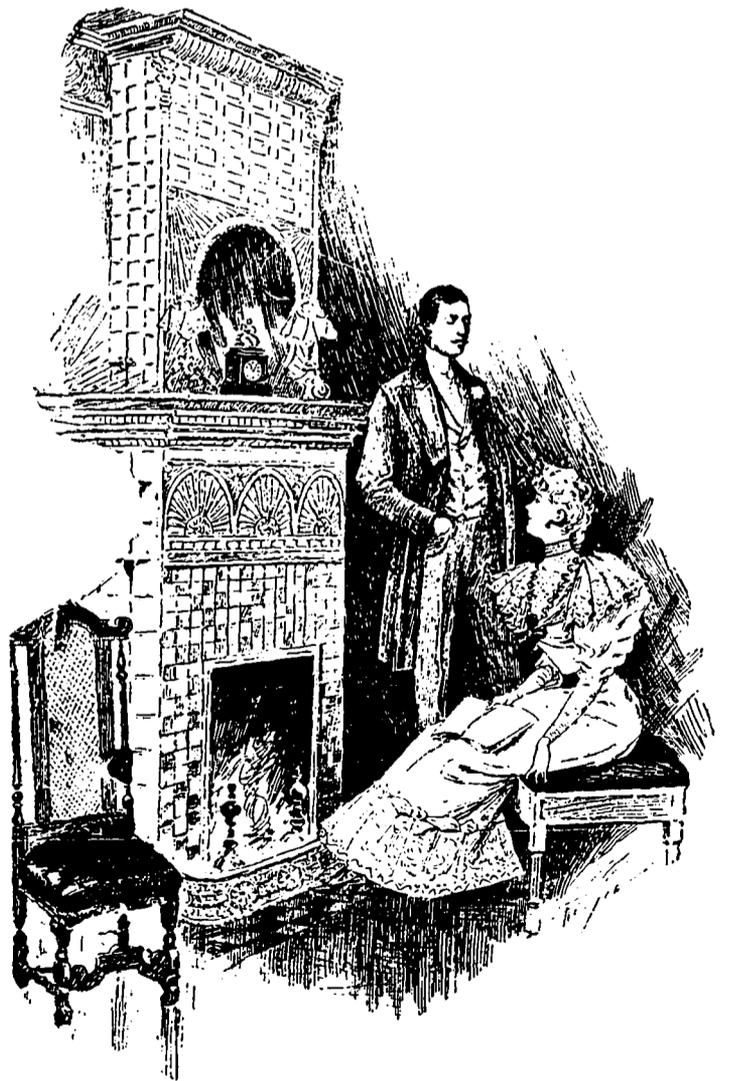
Et elle s'habilla.

A dix heures et demie, personne encore... Enfin, à onze heures, — heure fixée pour la cérémonie, — comme elle désespérait tout à fait et donnait l'ordre d'aller à la fois à la gare et chez lui, pour savoir à quoi s'en tenir, Henri, pâle et défait, fit son entrée, acclamé par tous les invités : il arrivait juste à temps pour épouser sa chère fiancée.

L'entrée de Philéas Fogg, le héros du *Tour du monde en 80 jours*, de Jules Verne, dans les salons du *Reform Club*, ne produisit pas une plus grande sensation.

Le voyageur involontaire, après avoir passé la

## CHOSSES CONNUES !



Elle.—Non, George, je ne pourrai jamais être votre femme.

Lui.—Pshaw ! Il y en a d'autres.

Elle.—Je le sais, George, j'ai accepté un des autres ce matin.

## JUSTES PLAINTES



*Madame Kat.* — Si ça a du bon sens de faire de la fumée comme ça, un jour de blanchissage... avec ça que ça enpeste.

*Madame Pat.* — Vous savez donc pas que leur petit a eu la rougeole et que c'est le médecin qui les fuit désinfecter ?

*Madame Kat.* — Connais rien à toutes ces singeries ; je vas aller me plaindre au bureau de santé

nuit en wagon, dans des trances mortelles, avait été enfin délivré par une machine de secours, qui l'avait rendu à la liberté et au bonheur. A son arrivée, il avait été avisé, par dépêche, que son oncle, pour le remercier de s'être dérangé dans une telle circonstance, déposait dans la corbeille de mariage un joli titre de propriété.

— C'est égal ! dit, en sortant de l'église, la pauvre Marthe, encore toute frémissante au souvenir de l'épreuve qu'elle et son mari venaient de traverser, nous ne nous séparons plus jamais, n'est-ce pas ?

— Non, ma chérie ; mais, si tu le veux bien, nous irons, dès demain, remercier l'oncle Basarou ?

— Mais, si la neige retombe et que nous ne puissions plus revenir ?

— Oh ! maintenant, je ne la crains plus ? murmura Henri, en pressant tendrement les mains de sa femme.

Le bruit que fit le traîneau, en s'éloignant, ne permit pas d'entendre la réponse de Marthe.

M...

## STRATAGÈME

Parmi les gens de négoce de la ville, M. Sauvageou passait, aux approches de la dernière liquidation, pour l'un de ceux dont la probité semblait des moins attaquables.

Ce n'était point qu'il s'originalisât par une intégrité de mauvais goût, dépourvue de juste mesure et, par suite, humiliante pour ses confrères. Non : avec un tact parfait, il avait toujours su concilier, au contraire, l'illusion de ses clients avec ses propres intérêts ; son papier, enfin, sans être coté plus que de raison, n'avait jamais connu le commercial déshonneur du protêt, touchement d'un huissier.

Toutefois, malgré la pondération de si multiples vertus, M. Sauvageou ne considérait pas sans une secrète envie, lors des inventaires de fin d'année, les mirifiques balances de ses concurrents ; si bien qu'une sourde jalousie, qui le rendait certainement injuste, lui faisait suspecter l'innocence de leurs plateaux.

Que de fois, le soir, après l'infructueuse journée, n'avait-il pas déversé le trop-plein de son amer-tume en l'oreille complaisante de Mme Sauvageou.

— Enfin, concluait-il toujours, si nous sommes pauvres, nous sommes honnêtes.

Puis, devant la moue généralement dédaigneuse de sa femme, il ajoutait d'un ton sentencieux :

— Vertu passe richesse !

\* \*

Et les années passaient, et les inventaires se succédaient, déplorables.

M. Sauvageou devenait hypocondre. Il marchait le dos voûté et les regards à terre afin d'éviter, sans doute, la vue de ses contemporains auxquels il ne pouvait pardonner de ne point l'enrichir.

Or, comme il regagnait son logis par une nuit d'hiver, il résulta de cette attitude abîmée qu'un portefeuille-serviette, dont le noir maroquin se détachait sur la neige, dut de ne pas échapper à sa vue.

Comme de raison, M. Sauvageou ramassa l'objet, mais fut contraint, tant l'âpre tourmento l'aveuglait, de remettre l'examen de sa trouvaille à sa rentrée chez lui.

Ce fut donc en présence de sa femme qu'il ouvrit le volumineux portefeuille : d'un côté, des papiers surchargés de chiffres et quelques notes rapidement crayonnées ; de l'autre, en une poche dont le rabat portait, frappé en lettres d'or, le nom d'un financier très connu, des liasses de billets de banque.

Quel regard ils confondirent !

Cependant, ce tribut payé à la faiblesse, la raison reprit le dessus.

— Je porterai, demain, cette fortune à son propriétaire, déclara le négociant d'une voix ferme.

Mme Sauvageou regardait son mari avec des yeux où une stupeur douloureuse le disputait à l'admiration.

De temps à autre, en comptant les billets, il répétait sa phrase comme un austère refrain ; mais, à mesure que s'élevait l'addition, sa parole semblait se nuancer d'une invincible tristesse.

— Vingt mille piastres ! s'écria-t-il enfin d'une voix sourde.

Tout songeur, il considérait cette richesse étalée sur sa table, lorsque, soudain, il tressaillit : une des notes crayonnées venait d'attirer son attention. Il s'en saisit avec prestesse, puis, longuement, s'y absorba.

\* \*

La nuit n'avait été qu'une affreuse insomnie pour Mme Sauvageou. A sa fatigue s'ajoutait, maintenant, l'humiliation dont l'accablait la quiétude du sommeil de son mari. Et ce stoïcisme la désobligeait à ce point que, rageusement, elle secoua le dormeur. Celui-ci se dressa, se frotta les yeux, comme s'il eût tout à coup recouvré la mémoire en apercevant le portefeuille :

— Tiens, fit-il, ce n'était donc pas un rêve ?

— N'est-ce pas tout comme, maugré Mme Sauvageou d'une voix revêche, puisque tu vas rendre cet argent ?

— Pas du tout, s'écria-t-il, je le garde.

— Oh ! mon ami ! fit-elle en se jetant au cou de son mari

Mais lui, sévère et sur un coup d'œil d'une dignité superbe.

— Que signifie cette joie coupable, madame ? Je suis un honnête homme !

Comme elle le regardait, ahurie, disant : " Mais alors ? " il reprit :

— Esprit étroit, pour qui me prends-tu ? Suis bien mon raisonnement, et tu verras que je ne m'écarte en rien de la probité, — dans le sens inselligent du mot, s'entend.

Si j'utilisais, sans une absolue certitude de les pouvoir rendre, les vingt mille piastres que voilà,

je serais un malhonnête homme, évidemment. Mais ce n'est pas le cas, Dieu merci !

En effet, grâce aux indications d'une de ces petites feuilles, — annotées d'opérations de bourse infaillibles puisqu'elles sont projetées par un financier qui commande les cours et, conséquemment, joue à coup sûr, — je puis utiliser cet argent sans crainte aucune de le compromettre. L'opération faite, je réalise. Le portefeuille, intact, est alors restitué à son propriétaire : quant au bénéfice, il tombe gaillardement dans ma caisse. — Tout n'est-il pas bien qui finit bien ?

Ce disant, et tout glorieux de l'ingéniosité de son stratagème M. Sauvageou eut un de ces clin d'œil entendus, si prisés en affaire, auquel sa victime aurait eu mauvaise grâce, en vérité, de ne point répondre par un très indulgent sourire.

## UNE RÉGLE IMPOSSIBLE

*Docteur.* — Vous ne devriez jamais prendre quoi que ce soit qui ne s'accorde pas avec vos goûts.

*Malade (s'adressant à sa femme).* — Où serais-tu, Léonie, si j'avais toujours suivi cette règle ?

## VARIABLE

(Au bureau de rotation)

— Mais, mon cher monsieur, vous avez déjà voté ce matin, à moins que quelqu'un n'ait voté en votre nom.

— Du tout ; c'est bien moi. Seulement, je vais vous dire, j'ai appris quelque chose qui m'a fait changer d'opinion, alors je viens voter de l'autre côté maintenant.

## EN TANDEM



WUOY !

## LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Puis pliant avec grâce le genou.

## UNE FILLE D'ÈVE

“Avec cette coiffure il faut porter haut le menton,” remarqua-t-il avec une pointe de raillerie.

Elle s'empressa de baisser la tête, pour lui montrer le peu d'importance qu'elle faisait de ses remarques.

“Pourquoi vous moquez-vous toujours de moi ?” dit-elle.

“Je ne puis m'en empêcher. Vous aimez cela et je vous en aimerais moins si vous étiez d'une perfection à l'abri de toute critique. J'adore vos gestes charmants et ma raillerie même vous le prouve, car elle touche de fort près à l'amour.”

Ce badinage la ravit ; elle sourit mais sans lui renvoyer la réplique.

Il la regarda avec plaisir pendant quelques instants, puis lui dit : “Je vous aime parce que vous manquez absolument de naturel, et que chez vous tout est voulu. Ainsi vous êtes parfaitement sans gêne avec moi et cependant vous ne croiseriez pas vos jambes et vous ne balanceriez pas votre charmant pied avec tant de persistance si vous n'aviez pas un soulier aussi délicieux que nouveau à me faire admirer.”

Un éclair d'indignation éclaira son regard. Elle se leva — sans hâte — avec une lenteur et une langueur qui dénotaient une force considérable tenue en réserve. Son demi-déshabillé de *fieri o'clock tea*, la drapait délicieusement.

“Vous me raillez, dit-elle, parce que j'ai un faible pour la toilette et que j'aime porter de jolies choses.”

“Au contraire,” dit-il en se levant, lui aussi ; “je vous approuve en cela. C'est la femme ordinaire, avec sa prétention au bon sens, ses réserves ridicules, ses souliers à grosses semelles et ses étoffes raides et opaques que je ne puis souffrir. Vous êtes digne de votre mère, Ève : vraie et naturelle dans toutes vos invraisemblances.”

“Mais vous venez de me dire que je manquais de naturel.”

“J'ai le naturalisme en horreur, sous quelque forme qu'il se présente, mais je raffole des choses aussi exquises que surnaturelles dont les romanciers émaillent la vie de leurs héroïnes. Vous êtes de la famille de ces créatures imaginaires : vous ne pouvez faire un pas, un mouvement sans charmer.”

“Si je faisais un mouvement pour me retirer, comme vous le méritez, me trouveriez-vous charmante ?”

“Sans aucun doute. Je vous suivrais, vous cajolerais pour vous faire revenir. Ce serait une jolie comédie, comédie que nous avons déjà jouée. Nous ferons mieux de rester comme nous sommes. Il fait si bon ainsi !”

Elle le regarda méchamment, mais se contenta de lui dire : “Pensez-vous que je puisse quelquefois être sérieuse ?”

“Jamais,” s'écria-t-il gaiement. “Je crois même que je ne pourrais éveiller chez vous aucune pensée raisonnable, même si, imitant les amoureux de comédie, je déposais mon nom et ma fortune à vos pieds. En me repoussant vous ne pourriez vous empêcher de montrer avec quelle grâce vous savez essuyer une larme absente, et avec quelle habileté vous faites chauffer, sous son vrai jour, les émeraudes de votre bague.”

Ses yeux et ses lèvres sourirent et elle lui dit : “Essayez.”

Il eut un moment d'hésitation ; puis pliant avec grâce le genou :

“Mademoiselle,” dit-il, “mon cœur et ma vie vous appartiennent. Oserai-je espérer que vous voudrez un peu régner sur ma maison ? Il serait inutile de vous dire que je ne puis vivre sans vous, car vous le savez : si je ne puis vous obtenir, la vie est finie pour moi. Donnez-moi votre main et laissez-moi en retour vous servir aussi longtemps que je vivrai.”

Il déposa un léger baiser sur ses doigts «filés», se releva et lui dit : “Aije bien joué mon rôle ?”

“Admirablement ; mais vous avez cependant commis une faute.”

“Laquelle, charmante adorée ?”

“Vous ne m'avez donné ni la chance de vous refuser et de faire mes effets de mouchoir et de bague, ni celle de tomber dans vos bras et de vous accorder ce que vous demandez.”

“La faute est d'une gravité qui devrait exclure tout pardon ; mais — et pour la première fois sa figure devint sérieuse — est-il trop tard ?”

“Je ne sais.”

“Essayez” dit-il à son tour sur un ton suppliant.

Elle se recueillit un moment.

“Supposons un instant,” dit elle, “que vous me faites réellement la cour ; que vous m'aimez depuis le bout rosé de mon pied charmant jusqu'à l'extrémité de mes cheveux ravissants et que vous venez de me l'avouer. Je ne vous répondrais pas que je vous aime, car alors votre amour ne pourrait plus me donner de joies aussi intimes. Quand elle aime, la femme ordinaire s'effondre sur le devant de chemise de celui qu'elle aime ; je n'ai aucun goût pour les effondrements et m'arrangerai pour que mon acceptation ne manque ni de dignité ni d'affection.”

Elle s'arrêta, sembla hésiter un moment, puis s'avancant quelque peu :

“Vous dites que vous m'aimez et que vous voudriez faire de moi votre femme.”

Elle posa légèrement sa main sur son bras, le regardant bien en face, de ses deux beaux yeux inquiets et questionneurs et continua lentement :

“Si vous m'aimez réellement, je serai heureuse d'être votre femme. Je ne veux pas dire que je ne puis vivre sans vous, mais je crois que je serai plus heureuse de vivre avec vous.”

Elle s'arrêta encore, et si près de lui que le parfum de son bouquet de corsage lui monta au cerveau.

Puis, brusquement, elle s'écarta en riant franchement, sans ironie, sans raillerie.

“Combien absurdes sont nos phrases de convention ! Si nous nous aimons réellement, nous devons le savoir, le sentir depuis longtemps et vous n'auriez pas besoin de dire deux mots pour me voir dans vos bras. Irai-je maintenant ?”

“Marguerite !” et il s'élança pour la saisir. Mais elle échappa à son étreinte et lui dit, railleusement, une fois hors de son atteinte :

“Vous oubliez que vous n'êtes pas un homme ordinaire et que vous aimez les héroïnes de roman aux aventures aussi exquises que surnaturelles. Mieux vaut faire apporter les lumières.”

On alluma. Les tasses de thé parurent trembler dans leurs mains, et leurs regards furtifs semblaient se dire de douces choses, mais la conversation resta plate et banale.

Quand la porte se fut fermée derrière lui elle resta longtemps pensive et dit avec regret, presque en rêvant :

“J'ai trop d'imagination, j'attendrai qu'une rencontre heureuse me fasse trouver un homme ordinaire.”

LEFURET.

## LA PREUVE DU CONTRAIRE

*Papa.*—Rachel, ce garçon te fait la cour ; tu sais que ça ne me convient pas.

*Rachel.*—Tu te trompes, papa, la preuve c'est qu'il ne m'a dit que quatre fois bonsoir avant de partir.

## SA VUE ÉTAIT MEILLEURE

On plaidait une cause “d'assaut et batterie” ; l'avocat du défendeur était d'une corpulence remarquable. Il procéda à l'interrogatoire du premier témoin, un borgne.

*Avocat.*—Vous dites avoir vu le défendeur en cette cause, frapper le demandeur ?

*Témoin.*—Oui, comme je vous vois en ce moment.

*Avocat.*—Bien ! bien ! je n'ai pas besoin de vos réflexions ; répondez seulement à la question. Comment pouvez-vous jurer positivement que vous avez vu le défendeur frapper le demandeur, alors que le jour finissait et que votre vue n'est pas absolument bonne ?

*Témoin (au juge).*—Votre Honneur, sûrement que si l'avocat peut voir quelque chose à l'heure où ça s'est passé, j'ai pu le voir aussi ; il y a même des choses que je puis voir à n'importe quelle heure du jour et qu'il ne verra jamais.

*Le juge.*—Expliquez-vous.

*Témoin (montrant l'avocat du doigt).*—Je puis voir ses bottes et c'est plus qu'il ne peut voir tant qu'il les a aux pieds.

L'homme de loi abandonna le témoin.

## L'ALCOOL

Jeanne Marindol venait d'atteindre sa quarantième année. Ses traits accusaient son âge, mais en une beauté mélancolique qui révélait à l'esprit observateur les soucis de son âme. Son père, Jean Marindol, ancien député, avait, pendant vingt ans, refusé vingt partis de mariage pour sa fille qui n'opposait jamais sa volonté à celle de son père, malgré les envolées de son cœur, vers tel ou tel autre qu'elle aurait préféré. Mais elle ne laissait échapper aucune plainte et attendait que son père lui eût assigné l'époux de son choix.

Et les années passaient impitoyables et cruelles, laissant sur la jeune fille des traces de regrets profonds.

Quarante ans ! son cœur commençait à être las d'espérer, d'attendre. La vie, celle qui fait vivre, celle qui a inspiré Dieu dans sa conception divine, lui était ignorée. C'était de cette vie qu'elle voulait vivre, et non de la banale existence mondaine qui consiste à sourire, à aller dans le monde et à se confiner dans le souvenir d'un passé de famille, sans que l'âme subtile éprouve la joie de l'intimité. Ah ! comme elle souffrait de s'en aller ainsi, de passer comme un nuage blanc, sans savoir si le firmament de la vie avait des constellations et des apothéoses !

Ses lectures de romans la faisaient rêver toujours. Elle se plaisait à se substituer à l'héroïne aimée. La vie ! oh ! la vie partagée, que cela devait être doux ! Comme les douleurs de l'existence courante devaient en être atténuées, et souvent apaisées !

Par moments, elle, qui aimait tant son père, le détestait presque, pour avoir étouffé ses vingt

ans de jeunesse ; mais soudain elle se repentait de sa révolte, de ce cri d'égoïsme, en le voyant attristé par la situation amère qu'il lui avait créée. Il vieillissait, et sa Jeanne n'avait pas encore un époux. Depuis dix ans les aspirants à la main de sa fille s'étaient faits rares. On savait le père exigeant, et d'ailleurs la demoiselle n'était plus de prime jeunesse. Certes, pendant cette dernière phase, il aurait fait des concessions à son orgueil du passé, sans cependant permettre de se mésallier. Il aurait voulu mourir pour lui laisser toute liberté de cœur ; il n'aurait point ainsi souffert d'une alliance contraire à ses principes de famille. Mais sa fille aurait enfin trouvé un appui selon sa pleine volonté de cœur et d'esprit. Et les années cruelles venaient s'appesantir sur elle qui, pauvre résignée, ne laissait point entrevoir, par un soupir, un murmure, l'amertume de son être.

Jeanne souffrait, non de n'être pas établie et de ne pas porter un nom nouveau, mais d'ignorer la vie réelle. Elle ignorait tout, tout, et pareille à une épave de la vie banale, elle allait au gré des années, pleine de tristesse.

Et pourtant elle semblait espérer encore. Instinctivement elle attendait celui qui devait faire jaillir sur elle ce rayon mystique de la vie. Son âge l'effrayait, mais elle ne voulait pas s'arrêter. Elle courait vers l'automne de sa vie ainsi qu'une fauvette craintive, regardant toujours en arrière comme pour dire, non un éternel adieu, mais une chanson du soir à l'image de l'espérance.

Puis, comme abattue par un roucoulement incessant et toujours en vain, elle songeait à l'état de son âme, et pleurait.

Un jour, son père, revenant d'un voyage, lui dit, en souriant :

— Jeanne, ma chère enfant, tu devrais enfin te marier ?

Elle lui jeta un regard qui voulait dire :

— Ne soyez pas ironique, par pitié !

— Écoute, poursuivit-il, un avocat, ton âge, vaillant, de bonne mine, m'a demandé ta main. Veux-tu ?...

— Que votre volonté soit faite, répondit-elle simplement.

Et un flot de sang lui monta au visage.

Ah ! cette fois, son père lui avait demandé si elle voulait.

Si elle voulait !...

Mais c'était donc vrai, cette fois !... C'était elle qui devait décider de son sort.

Elle !... C'était la vie enfin que son père lui apportait, la vie comme elle la comprenait, la rêvait.

Son père était allé, lui-même, s'ouvrir à un vieil ami. Il lui dit ses fautes, son égoïsme et ses craintes. Sa fille avait été pour lui une sacrifiée ; mais, cette fois, il voulait à tout prix l'établir, la marier le plus convenablement possible, pourtant.

Le vieil ami se frappa le front et tendit la main à M. Marindol. Son filleul, Jacques Lefort, avocat, garçon charmant, instruit, plein d'avenir, fils de ses œuvres, mais noble de cœur, devait faire certainement le bonheur de sa fille.

Et huit jours après,

## IL RÉPOND



Professeur. — Quel est la personne la plus paresseuse de la classe ?

— J'en ai pas.

Professeur. — Comment vous ne savez pas qui dort pendant que les élèves font leurs leçons ?

— Le maître, s'il vous plaît, M'sieu.

## DOUBLEMENT ARTISTE



Client. — Et toutes ces peintures sont de vous ?

Barbier. — Oui. On m'a appris depuis ma plus tendre enfance à me servir de la brosse.

M. Marindol promit au filleul de son vieil ami la main de sa Jeanne.

Les deux fiancés s'aimèrent à la première entrevue, non comme deux joveux pour qui l'amour est l'idéal du sublime, mais en âmes fortes et qui raisonnent.

Lui avait une allure superbe, elle, une beauté sculpturale.

Quinze jours après, elle redevint soucieuse, inquiète. Jacques, qui ne manquait pas de venir chaque jour lui faire sa cour, en attendant la célébration du mariage qui était proche, avait par moments des allures étranges qui ne ressemblaient en rien à celles des premiers jours.

Lorsqu'il devait dîner chez sa fiancée, il arrivait après l'heure de l'absinthe, avec l'air d'un homme qui aime boire. Un soir, Jeanne dut se retirer à cause de son langage incohérent, et d'une odeur de cigare et d'absinthe mêlée. Elle en était suffoquée.

Malgré une légère observation faite sur un ton doux et calm, l'avocat continuait à se présenter ainsi devant sa fiancée, elle, à la nature si subtile, si délicate, si poétique !

Son père s'en était aperçu. Il en souffrit. Mais il dit à sa fille d'un air enjoué :

— Ah !... Il faut faire comme les autres !... On va au cercle, au café... Mais quel cœur d'or, ce Jacques !...

Pauvre père ! comme elle voyait qu'il souffrait aussi.

Un soir encore, il arriva en titubant presque. Alors, pâle et ferme elle se leva et rentra dans sa chambre, laissant son fiancé avec son père.

Une heure après, M. Marindol alla rejoindre sa fille.

— Que dois-je lui dire, Jeanne ?... demanda-t-il, oppressé et rempli de tristesse.

— Qu'il ne me revienne plus !

Et toute la nuit elle pleura.

Dès le lendemain, Jeanne orna son corsage, du côté du cœur, d'une branchette d'immortelles, comme pour porter le deuil — et pour toujours — de ses espoirs deçus.

## SON MÉDECIN

Madame Bouleau. — Tu sais, Bouleau, la première fois que je serai malade j'veux pas que tu me ramènes ce blanc-bee de docteur ; je fais pas de cas des jeunes, moi.

Bouleau. — Ne t'âche pas, j'irai chercher celui que tu voudras. As-tu une préférence ?

Madame Bouleau. — Celui du coin me paraît un homme respectable, et puis il a des titres ; il les montre ; as-tu vu sur son enseigne : Médecin-Vétérinaire ? Ça doit pas être un bête celui-là.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

VII — LE TORPILLEUR

(Suite)

Des deux mains, Gilbert lui envoya un ardent baiser.

Elle tendit les bras comme si elle pouvait le serrer contre elle. Il dévina sa pensée et cria :

— Sois tranquille, je reviens !

Puis il jeta encore des baisers de ses deux mains :

— Pour père.

Karadeuc, à la main, hurlait :

— Eh ! le fils ! ...

Sylvestre répondit par un geste, n'osant pas parler.

Un canot de l'arsenal suivait, emportant la famille de Montmoran.

— Des amis de votre fils, dit Karadeuc. Voulez-vous que je vous mène à leur bord, ils vous accueilleront, bien sûr, et vous seriez mieux qu'ici.

— Non, non, balbutia Mme Morel, ramenez-moi à terre, mon ami.

Et elle tomba, éclatant en sanglots.

VIII — VISITES INATTENDUES

Mme Morel ne s'en douta même pas, Karadeuc accomplit tranquillement son petit sacrifice. Et pourtant il avait rêvé toute la nuit à cette bonne conduite qu'il ferait à son gars, à cet adieu qu'il lui lancerait en pleine mer. Et il voyait les Montmoran se donner magnifiquement cette joie, dans un des beaux canots de l'arsenal.

Il se contenta d'un dernier geste. Sylvestre agita son mouchoir.

Et le vieux marin donna l'ordre de virer.

Il fallut une grosse heure et demie pour revenir de la passe au bassin du Commerce ; le vent, si favorable à l'aller, était contraire au retour ; on ne pouvait regagner la terre qu'en tirant des bordées.

Karadeuc, debout, donnait vivement ses coups de gouvernail ; puis il demeurait immobile, les yeux fixés par-dessus la digue, sur le passé encore très haut à l'horizon, tandis que les torpilleurs peints en gris, se confondaient déjà avec la mer, sur laquelle ils ne tranchaient plus que par leur panache de fumée.

Il proposa à Mme Morel de regarder, elle aussi, mais elle n'avait plus de forces ; le mouvement du bateau, qui était très secoué en ce moment, survenant sur ses émotions, la brisait entièrement.

Ils arrivèrent enfin dans le bassin du Commerce. Et Mme Morel, un peu remise dès qu'elle fut à terre, contempla à son tour l'horizon, tandis qu'on rangeait le bateau.

Puis, Karadeuc renouvela sa proposition :

— Tenez, Madame, voici le canot de l'amiral de Montmoran qui revient ; il n'a pas besoin du vent, lui, il sera bientôt à terre. Je vous l'ai dit : c'est des amis de votre fils... Et, en attendant que vous rentriez à Paris...

Mais Mme Morel secouait la tête. Elle était une femme trop simple pour se mêler à une si brillante société.

Cependant qu'allait elle faire jusqu'à six heures, l'heure de son train ? Cette pensée torturait Karadeuc : il voyait bien que la pauvre femme avait besoin de repos, des soins surtout.

— Ah ! si j'osais ! murmura-t-il.

Et il se décida :

— Dans tous les hôtels, voyez-vous, on ne vous servirait pas un bol de bouillon comme vous en fera ma femme... Seulement, ce n'est pas beau, chez nous !

Elle eut un mélancolique sourire.

— Oui, dit-elle, si vous voulez bien. J'attendrai chez vous l'heure du train.

Cela lui adoucissait la séparation.

Il n'osa pas lui offrir son bras, quoiqu'il eût son beau vêtement bleu et qu'il se fût rasé le matin même ; mais il marchait tout près d'elle, et, à chaque instant, sous prétexte de lui éviter les mauvais pas, la soutenait un peu.

Mme Karadeuc était en train de se disputer avec trois clientes, lorsque son mari pénétra dans la boutique en disant :

— C'est la mère du capitaine de nos gars.

Et il faisait entrer Mme Morel.

Mme Karadeuc devint toute blanche, puis toute rouge.

— Allons, dépêche-toi ! ordonna Karadeuc d'un ton rude ; tu vois bien que Madame a besoin de toi !

Mme Karadeuc avait vite planté là ses clientes. Elle comprenait bien que Mme Morel était allée en mer, que ce voyage et l'émotion l'avaient anéantie.

Et elle l'entraînait, si émotionnée elle-même qu'elle lui parlait toujours breton. Elle la conduisait dans sa chambre, la forçait à déserrer son corset, l'entourait de soins très tendres, tandis que Mme Morel, d'une voix oppressée, lui racontait comment elle avait rencontré son mari, et essayait de sourire en disant qu'il avait d'abord refusé.

— Ah ! ces hommes ! criait Mme Karadeuc. Mon Dieu. Et moi qui n'ai même pas de canapé... Faudra que vous vous contentiez de notre lit.

Un grand lit, semblable à une armoire, dont elle venait d'ouvrir les portes.

Mme Morel s'excusait de tout le dérangement qu'elle donnait ; mais Mme Karadeuc lui imposa silence. Et, quand elle l'eût entendue, elle demanda naïvement :

— Vous avez vu mon fils ? L'avez-vous trouvé beau ?

Dans la boutique en dessous, grondait une discussion ; Mme Karadeuc comprit, elle alla au petit palier de l'escalier :

— Laissez-leur les salades à un sou et qu'elles nous fient la paix

Karadeuc se débarassa ainsi des trois clientes, puis ferma la boutique pour qu'on ne les dérangeât plus de leurs devoirs d'hospitalité !

— As-tu rallumé le fourneau ? criaient déjà Mme Karadeuc.

— Voilà, voilà ! C'est fait.

Et, pour que les deux mères pussent demeurer ensemble, il se transformait en cuisinier, demandait de temps en temps un renseignement à mi-voix. Et il oubliait le chagrin que lui avait causé le départ de son fils. Et il prévoyait les conséquences de cette belle aubaine, la lettre que Mme Morel allait écrire à Gilbert

Il lava trois fois l'énorme bol dans lequel il allait verser le bouillon, le reste du bouillon qu'on avait fait pour Sylvestre ; ça ne reluisait jamais assez à son gré.

Enfin, il demanda la permission de monter et il rentra au moment où sa femme s'écriait avec un geste désespéré :

— Quand ils ont ça dans le sang, voyez-vous, on ne peut pas les empêcher de partir !

Mme Morel remercia Karadeuc d'un joli regard qui lui arriva droit au cœur ; et elle but lentement son bol de bouillon.

— Qu'est-ce que vous voulez maintenant !

Plus rien. Elle était toute reconfortée, prête à partir.

— Je me suis reposée comme si j'avais été chez moi.

Karadeuc se raidit contre une poussée de larmes, et pourtant il n'avait pas pleuré en criant adieu à Sylvestre. Mais on peut être énergique contre de grandes choses et se laisser remuer le cœur, comme une femme, par le moindre rien.

Et Mme Morel, se redressant, parlait encore de son fils :

— Votre Sylvestre, disait-elle, vivait dans un port, au milieu des marins ; mais le mien est Parisien... Eh bien ! tout petit, il n'avait que cette pensée : je veux être marin !

Puis Karadeuc désira savoir pourquoi elle était arrivée si tardivement.

— C'est que mon fils me sait faible ; il avait voulu m'éviter ces émotions... Je lui avais déjà dit adieu à Toulon. Je n'ai appris que, par hasard, dans un journal, qu'on l'avait envoyé ici : je n'ai eu que le temps de courir à la gare...

— Et moi qui ai failli vous laisser sur le quai ! Ah ! triple butor que je suis !

— Tu n'en fais jamais d'autres ! cria la vieille Karadeuc.

Il descendit brusquement pour échapper aux reproches de sa femme ; mais, revenant :

— Si vous vouliez passer la nuit ici ?... Vous repartiriez demain matin par l'express.

Mme Morel refusa ; elle devait être le lendemain à Paris pour attendre son mari, qui revenait d'une tournée. Mme Karadeuc allait insister, toute séduite par la bonté, la simplicité de la mère du capitaine de son fils.

Karadeuc lui imposa silence.

— Fais ce qu'on te dit, femme, et voilà tout. Aide madame !... Puisque madame doit être à Paris demain !... Sûr qu'on ne se plaindrait pas si elle voulait rester !

Et il descendit pour de bon ; et, en attendant que Mme Morel fut prête, il brossa son vêtement et s'acharna contre la tache que sa femme déclarait disparue, mais dont il reconnaissait l'emplacement, là, près du bouton.

Le vieux ménage eut un moment de gêne quand Mme Morel, prête à partir, ouvrit son porte-monnaie ; Karadeuc protestait déjà... Mais la mère de Gilbert comprenait la délicatesse que cachaient leurs rudes manières.

Elle mit deux pièces de vingt francs sur le comptoir.

— Pour acheter un livret de Caisse d'épargne aux deux derniers de vos petits enfants.

Mme Karadeuc, en l'aidant à s'habiller, lui avait conté que, pour se distraire de son Sylvestre, elle allait faire venir, le plus petit de ses petits-fils, la plus jeune de ses petites filles.

Pour les petits, j'accepte ! déclara Karadeuc sans le moindre embarras.

— Mais, Madame, je ne veux pas que vous quittiez votre boutique, suppliait Mme Morel.

Ah bien ! on pourrait lui dire ce qu'on voudrait là-dessus ; mais elle mettrait elle-même, dans son wagon, la mère du capitaine de Sylvestre.

A la gare, Karadeuc montra à Mme Morel la famille de Montmoran qui partait aussi ; mais elle préféra être seule.

Ils l'installèrent avec autant de soins que s'il se fut agi d'une parente chérie.

Et, quand le train partit, ils demeurèrent longtemps sur le quai, agitant leur mouchoir ; et le train avait disparu à un tournant qu'ils restaient encore là, regardant la colonne de fumée de la locomotive. Un employé dut les renvoyer.

Ils revinrent lentement, doublement attristés par le départ de Mme Morel et par la séparation de Sylvestre, à qui ils songeaient maintenant. La visite de Mme Morel les avait consolés pendant quelques heures.

— Brave femme, tout de même ! déclara Karadeuc comme ils arrivaient au pont de fer.

—Et toi, avec ta manie de ne jamais vouloir conduire personne, qui allais la laisser à terre...

—Allons, assez là-dessus !

—Oh ! je l'écrirai à Sylvestre... Et puis, je ne veux plus que tu t'en ailles à la pêche, tu entends ?

Il ne répondit pas ; il riait en dessous, quoi qu'il n'en eût guère envie.

Puis, au moment où ils entraient dans leur rue, il pencha la tête en avant.

—Tiens, quelqu'un qui frappe à notre boutique.

—Qui donc ?

—Un grand diable !

Il pressa le pas.

—Un curé, dit sa femme.

Il arriva enfin devant lui, le regarda sous le nez.

—Tonnerre ! Mais si j'ai bonne mémoire, vous êtes le curé de Trévenec ?...

—Parfaitement, mon brave, répliqua Roger Gardain, en lui tendant la main. Vous m'aviez chargé d'une mission ; comme je passais par Cherbourg, je viens vous en rendre compte.

Si cela avait eu lieu un autre jour, sans doute Karadeuc se fut montré plus calme ; mais ses nerfs étaient trop surexcités ; il se mit bêtement à fondre en larmes, tandis que sa femme demeurait stupide devant cet homme qui pouvait prier sur les chères tombes de là-bas.

Le vieux marin essayait d'ouvrir la porte et il ne parvenait pas à trouver la serrure. Le prêtre dut diriger sa main.

Et, quelques instants après, la boutique aussitôt refermée, ils étaient réunis dans la minuscule salle à manger, qu'encombraient des paniers de légumes ; Karadeuc après "avoir raté" une douzaine d'allumettes, allumait enfin la petite lampe à pétrole et, montant au premier étage pour chercher un fauteuil, il criait :

—Si je ne serais attendu à vous voir aujourd'hui, par exemple !

Et en quatre mots il expliqua à sa femme stupéfaite, la mission dont il avait chargé le curé.

—Parce que, voyez-vous, ça nous a tant émus d'avoir notre gars pendant trois jours que notre rencontre m'était sortie de la tête...

—Enfin, le pauvre petit, dit Mme Karadeuc, le voilà parti pour le Tonkin.

—Sur le cuirassé ?

—Non, sur le torpilleur 54.

—Ah ! bien... J'ai assisté de la digue à leur départ. Et je me rappelle qu'un grand beau marin agitant son mouchoir... C'était votre fils, sans doute ?

Un semblant de rougeur monta au visage de la vieille, et dès ce moment elle considéra ce curé comme un ami.

Puis Karadeuc offrit tout ce qu'il avait dans sa maison ; Roger Gardain demanda simplement un verre de cidre. Et un assez long silence suivit.

C'était un grand coup d'audace qu'accomplissait le curé. De déductions en déductions, il en était arrivé à croire que la marquise de Trévenec désirait autant qu'elle redoutait la venue de Karadeuc dans le pays.

Et il la voyait effroyablement malheureuse, de plus en plus accablée par le souvenir d'un passé qu'il ne connaissait que très imparfaitement, dont il ne lui parlerait jamais, qu'elle ne lui confierait sûrement jamais s'il ne se produisait en elle quelque bouleversement.

Or, il n'en doutait pas, Karadeuc avait été mêlé aux catastrophes qui avaient brisé le bonheur de sa vieille amie.

"Et, si je ne puis la consoler, moi, ne se laissera-t-elle pas attendrir par un témoin des choses de jadis ?..."

Il avait donc formé le projet d'amener Karadeuc à rentrer soit pour toujours, soit momentanément, à Trévenec.

—Eh bien ! mon brave, demanda-t-il enfin d'un ton assez léger, avez-vous fait bonne pêche en revenant de Cherbourg ?

Karadeuc répondait, avec cette minutie des pêcheurs, combien de soles, de barbus, de plies de turbots il avait apportés.

—Et votre langouste, Monsieur le curé ?

—Elle était délicieuse.

Puis un nouveau silence. Tous les trois avaient la même pensée, sans oser la dire. Cependant, Roger Gardain se décida :

—Je suis allé sur toutes les tombes.

Mme Karadeuc bégaya d'une voix étranglée :

—Sur celle de mon petit Yann.

Elle appelait "son petit Yann" son premier né, mort dans un naufrage à l'entrée même du port de Trévenec, huit jours avant de partir pour le service, le seul de ses fils qu'elle eût perdu à la mer, et qu'elle affirmait avoir été le plus beau de tous. Quand son mari lui avait dit jadis qu'il fallait quitter Trévenec, elle avait obéi sans trop de difficultés ; mais cela lui avait été un mortel chagrin d'abandonner la tombe de son Yann.

Le prêtre sourit tristement ; oui, il avait soigné la tombe de Yann Karadeuc... et, comme la croix de bois, trop vermoulue, menaçait de tomber, il en avait commandé une autre.

Mme Karadeuc s'essuya les yeux.

—Elle sera placée dans quelques jours ; vous viendrez la voir...

—Hein !

Roger Gardain ne s'imaginait pas produire un tel effet par cette simple phrase. Karadeuc qui se dandinait en l'écoutant, tomba, tout effaré, sur une chaise ; et sa femme fut quelques secondes sans respirer.

Aller à Trévenec !

Jamais ils n'en parlaient, ni l'un ni l'autre ; mais ils avaient l'âme pleine de ce désir.

Revoir leur cher pays !

Le recteur sembla ne pas remarquer leur émoi.

—Je sais bien, continuait-il, que, par le chemin de fer, c'est une dé-

pense ; mais puisque vous avez votre bateau et que vous pouvez en route jeter des coups de filets ?...

Karadeuc le contemplait avec ahurissement ; évidemment ce brave curé ne pouvait même pas soupçonner les motifs qui l'avaient éloigné de Trévenec...

Et il balbutia que... peut-être... un jour... on verrait...

Puis, d'une voix troublée :

—Et pour Marie Lepleven ?

Le prêtre répondit, sans donner plus d'importance à Marie Lepleven qu'aux autres :

Il me restait encore quelques belles roses... Vous savez bien, dans le jardinet du presbytère, un grand mur protège les arbustes du vent de mer ?...

Oui, ils connaissaient ce jardin, comme les moindres recoins du village.

—Le vieux Léonce m'a donné une touffe de marguerites, et il y a deux jours encore comme on change l'eau régulièrement, elles étaient très fraîches.

Et, très naturellement, il répéta sa proposition.

Vous verrez cela quand vous viendrez à Trévenec... Au fait, pourquoi donc avez-vous quitté votre village ?

Cette fois, il n'y avait plus moyen d'esquiver une explication.

Karadeuc se leva et se mit à tourner dans la petite salle à manger.

—Savez-vous qu'on parle souvent de vous, là-bas, Léonce et tous les autres ?... Et moi, à force d'entendre parler de vous depuis que je vous ai rencontré en mer, je me suis habitué à vous considérer comme un des miens. Vous allez peut-être me dire, mon ami, que je me mêle de choses qui ne me regardent pas ; ce n'est pourtant pas mon habitude... Mais enfin, cela me ferait plaisir de vous voir à Trévenec, et je me suis imaginé que vous ne seriez pas fâché de toucher la bonne terre de Bretagne.

Mme Karadeuc contemplait son mari avec inquiétude ; elle le voyait tout bouleversé, les yeux en feu, le visage contracté ; elle devinait qu'il serrait les poings dans les poches de sa vareuse.

Il s'arrêta brusquement devant Roger Gardain et lui mit la main sur le bras.

—Ecoutez moi, Monsieur le curé. Vous êtes un brave homme, j'ai deviné ça tout de suite, et je suis de confiance avec vous... Donc, je ne crains pas de vous parler carrément. Voyez-vous, vous m'avez remué le cœur avec cette idée de mon pays. Je ne sais pas si ça peut plurer un cœur, mais sûr que le mien est en train de faire quelque manigance de ce genre. Cette croix sur la tombe de mon Yann !... Et ces belles roses pour Marie Lepleven... Oui, je voudrais les voir, et la vieille comme moi, hein ?

Il interrogeait sa femme d'un regard brusque. La pauvre vieille eut un geste douloureux vers le ciel... Ah ! ce besoin de revoir le doux pays de jadis, le coin où elle était née, où son cher homme lui avait donné le bonheur ! Elle l'éprouvait furieusement dans tout son être.

En ce moment même, son âme était partie et revoyait le village, la jetée, la brise lames, les grands rochers à pic et la petite maison tournée contre le vent du large, sur laquelle on faisait sécher les filets.

Et, si son mari avait dit : "Partons !" Ah ! comme elle aurait obéi !...

Mais Karadeuc avait la force de se raidir.

—Où, je voudrais voir tout cela ! Seulement, quand on va dans un pays, il ne faut pas y avoir d'ennemi ; il faut pouvoir vivre avec tous, ne pas se dire qu'on doit éviter certaines personnes... Voilà pourquoi, Monsieur, je ne retourne jamais à Trévenec !

—Vous avez des ennemis, vous, à Trévenec ?

—Ils ne sont pas nombreux : une femme seulement ! Mais, pour moi, cette femme c'est comme si c'était tout le village !

—Mon ami, c'est mon rôle de réconcilier ceux qui se détestent ; vous allez me dire le nom de cette femme ?

Karadeuc se tourna vers sa vieille compagne ; elle fixait sur lui ses yeux pleins de supplications.

—C'est que, cette femme, vous n'aurez pas le pouvoir de la faire changer ; vous briseriez plutôt les rochers qui soutiennent son château.

—La marquise ! s'écria le recteur.

—Oui, elle ! prononça Karadeuc d'un ton tragique. J'ai été élevé, Monsieur dans l'idée qu'elle était notre maîtresse à tous ; je n'ignore pas que ça n'existe plus, ces choses, mais, comme j'ai servi sous son mari, je ne saurais pas plus lui résister que je n'aurais résisté autrefois au marquis... Or, Monsieur, nous ne sommes pas d'accord, elle et moi, pour des choses qu'il ne m'appartient pas de vous dire, parce que ce sont ses affaires, non les miennes... Et n'étant pas d'accord avec elle, j'ai quitté le pays en jurant de ne rentrer que lorsque je n'aurai plus à craindre de la rencontrer, c'est-à-dire les pieds en avant, quand vous viendrez me chercher en mer, comme comme vous me l'avez promis ! Voilà.

Et Karadeuc étendit furieusement le bras comme s'il renouvelait son douloureux serment.

Roger Gardain réfléchit quelques secondes, puis saisissant la main de Karadeuc :

—Mon ami, vous vous trompez si vous croyez que la marquise de Trévenec nourrit contre vous la moindre haine... J'ai eu l'occasion de lui parler de vous...

—Et que vous a-t-elle dit ? interrogea Karadeuc, tout tremblant.

—C'était le lendemain du jour où je vous avais rencontré ; elle s'étonna de me voir sur vos tombes. Et c'est elle-même qui, après le récit de notre entrevue, me dit : "Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?..." Et moi, je crois que votre présence lui ferait beaucoup de bien.

## IX — LE COMPLICE

Jamais une absence du curé de Trévenec ne s'était prolongé à ce point. Ses plus grandes excursions ne duraient même pas une journée : il partait le matin sa messe dite, lorsqu'il n'avait pas de malades à visiter, et rentrait à la tombée du jour, et les marins qui fumaient leur pipe, aux abords de la jetée, l'interrogeaient gaiement sur sa pêche : il connaissait sûrement des secrets, car il ne rentrait jamais les mains vides, et les vieilles femmes qui n'avaient plus de mari ou dont les fils étaient au service, s'en ressentaient.

Mais, cette fois, il était parti pour un vrai voyage ; trois jours déjà passés, et le quatrième s'était levé, un dimanche, sans qu'on eût des nouvelles du voyageur.

Et Leonnec, qui avait conduit le vieux doyon, se décidait enfin à parler, non sans un petit remords, quoique Roger Gardain ne lui eût nullement recommandé le silence.

Donc, le curé était parti, le jeudi matin ; on avait abordé à Saint-Malo, et Roger Gardain avait regardé plusieurs fois sa montre en s'écriant :

— Pourvu que je ne manque pas le train !

Et, à peine à terre, il avait couru, par le chemin le plus mauvais, mais le plus direct, vers la gare ; et, sans doute, il n'avait pas manqué le train puisqu'il n'était pas revenu.

Leonnec n'en savait pas davantage.

Les trois premiers jours, on ne s'était guère inquiété de cette absence, dans le village ; mais le dimanche matin, les vieilles dévotes sentirent se réveiller leur ancienne hostilité contre ce Roger Gardain. Les abandonner un dimanche, cela passait les bornes.

L'émotion n'était pas moins grande au château.

La marquise avait traité Jeanne-Marie de folle lorsque sa servante lui avait annoncé le départ du curé.

— Il est à la pêche, voilà tout !

— Mais non, Madame, puisque Leonnec a ramené son bateau de Saint-Malo !..

— Alors, il est dans les environs ; il n'aurait pas quitté Trévenec sans me prévenir ! A moins que..

Une pensée inquiétante se présentait à l'esprit de la marquise ; mais elle la repoussa aussitôt.

— Non, non ! Il n'oserait pas..

Et cependant, plus elle réfléchissait, plus elle se disait qu'il était bien capable d'avoir osé.. Elle n'avait encore pu se défendre complètement de cette opinion qu'il était un prêtre comme un autre, un homme timide et doux, prêt à s'incliner devant la châtelaine du pays ; elle avait besoin de songer un peu pour le voir tel qu'il était, homme d'action, soldat retraité, qui avait choisi la robe noire pour y trouver le repos de l'âme.

Certes, il s'inclinait devant la châtelaine, mais, comme un homme du monde devant une grande dame.

Et elle se rappelait à quel point il avait été intrigué par Karadeuc, par la tombe abandonnée de Marie Lepleven, et elle finissait par se dire :

— Il est capable d'être allé à Cherbourg.

Le samedi, elle fut un peu distraite de ses méditations par l'arrivée subite de la baronne de Kernivan.

La nièce de la marquise lui conta une histoire très touchante.

Elle avait rêvé, affirma-t-elle d'une voix attendrissante, que sa chère tante était malade et que, pour ne pas l'arracher à la saison parisienne, elle ne voulait pas la prévenir..

— Et comme je vous avais laissée si troublée à la fin de l'été, ma chère tante, je n'ai pas hésité : me voici !

— Tu vois, petite, que ton rêve était absurde, à moins qu'il ne m'annonce une maladie future.. Et je vais te renvoyer bien vite à tes adorateurs parisiens.

La baronne protesta ; elle était aussi bien près de sa tante qu'à Paris, et elle resterait une bonne semaine à Trévenec ; l'occasion était trop favorable pour ne pas surveiller un peu les menées de Roger Gardain.

— Et votre curé, ma tante ?

— Il est en voyage, mon enfant.

— Mais il reviendra demain ?

— C'est probable.

Et la marquise cacha son inquiétude ; mais le lendemain, elle était au lever du jour sur sa terrasse, et elle interrogeait anxieusement la mer et les routes.

Elle n'était pas la seule à attendre ; une bonne partie de la population se promenait vers la jetée, et toute voile qui paraissait dans le lointain, l'intéressait prodigieusement.

Vers sept heures, on aperçut une voile assez haute du côté de la pointe de la Varde.

— C'est pour chez nous, déclara Leonnec.

Quelques marins discutèrent : évidemment ce bateau n'irait pas à Saint-Malo, il filait droit vers le cap Fréhel ; mais il pouvait à mi-chemin, obliquer vers Saint-Briac ou Saint-Jacut.

— C'est pour chez nous, répéta Leonnec.

Il avait raison : à huit heures et demie, le bateau longeait la jetée et abordait au milieu des cris de joie.

C'était le curé Gardain qui arrivait : mais il avait avec lui un autre voyageur.

Et ce voyageur eut à peine touché terre que la joie toute simple, que chacun avait de voir ce brave homme de Roger Gardain se changea en une profonde émotion.

La marquise, qui suivait tout cela du haut de sa terrasse, put constater d'abord un mouvement de surprise : les vieilles gens entouraient déjà ce voyageur, sans lui parler encore : et elle devinait aisément leurs pensées.

— Est-ce possible ! Est-ce bien lui ?

Sa nièce la rejoignit au moment où les anciens de Trévenec, la première surprise passée, embrassaient le nouveau venu avec de fougueuses démonstrations de joie.

Roger Gardain avait déjà disparu, courant dans la direction de l'église.

— Mais que se passe-t-il donc sur le port ? demanda la baronne. Et vous même, ma tante, qu'avez-vous ?

La douairière demeura quelques instants sans répondre ; elle ne détournait même pas la tête. Et, toute tremblante, les yeux ardemment fixés sur le voyageur, qu'elle avait fini par reconnaître malgré la distance, elle essayait de se persuader qu'elle était trompée par une ressemblance.

— Lui qui avait si solennellement juré de ne jamais revenir au pays, murmurait-elle.

La baronne devinait déjà :

— Serait-ce ce marin, ma tante ?

— Je le crains !

— Celui qui, jadis..

— Oui !.. Après ce temps passé, jamais je n'aurais cru qu'il oserait.

La baronne eut un geste de rage ; mais se faisant douce aussitôt, elle entraîna la marquise :

— Venez, ma tante ; la présence de cet homme ici me fait présager des heures difficiles pour vous.. peut-être du chantage !.. Venez, nous allons aviser au danger.. Je ne veux pas qu'on trouble votre vieillesse !

Eh ! oui ; c'était bien Karadeuc, qui avait enfin osé, Karadeuc, que la protection de Roger Gardain avait rassuré contre tous les maléfices, toutes les superstitions.

Cependant il avait eu une dernière hésitation la veille. Parti de Cherbourg, par un bon vent, lui, Roger Gardain et son mousse, ils auraient pu arriver à Trévenec dans la nuit : il n'en avait pas eu le courage, certains morts pouvant très bien profiter des ténèbres pour quitter le cimetière et arrêter son bateau à l'entrée du chenal.

Il n'avait pas donné cette raison au recteur ; Il lui avait seulement expliqué qu'il préférerait rentrer chez lui en plein jour.

Et l'accueil qu'il recevait le récompensait de cette bonne idée.

Il marchait lentement, suivi de tous les anciens et des anciennes qui formaient deux ailes retournées un peu en avant de lui, et, on l'accablait de questions.

Sa femme ? Ses fils ?.. Ses petits enfants ? Et Cherbourg ?.. Et le magasin de Mme Karadeuc ?

Il ne savait à qui répondre, et son cœur éclatait.

Enfin, pourquoi était-il resté si longtemps sans venir ? Et pourquoi maintenant se décidait-il tout d'un coup ?

Il ne donna aucune bonne raison : une lubie qui lui avait passé par la tête, pour se distraire du départ de son gars au Tonkin, et l'occasion de ramener l'abbé Gardain à Trévenec.

Et il parlait de son gars, grand, fort, la tête de plus que lui, et déjà quartier-maître.

— Sur quoi qu'il est embarqué ?

Karadeuc fut un peu humilié d'avouer que c'était seulement sur un sabot de torpilleur.

Mais il cessa de parler, dès qu'il vit la petite place au fond de laquelle se dressait l'église, la petite place où il s'était battu gamin, où, jeune homme, il avait dansé, où il avait courtsé la future Mme Karadeuc.

Et, par un phénomène qui lui semblait inexplicable, maintenant qu'il songeait à Mme Karadeuc il ne la voyait plus en bonne vieille toute tassée, bougonnant dans sa fruiterie, mais si gentille, si douce, sous sa coiffe brodée, avec un visage frais, souriant, et ses yeux jadis lumineux..

Il eut un peu peur au moment où il pénétrait dans l'église ; mais le curé montait justement à l'autel et lui avait promis sa messe.

Il s'avança, les yeux au plafond, cherchant sous les pierres grises, parmi les ex-voto, celui qu'il avait confectionné après une rude tempête, un bateau tout gréé, une merveille d'exactitude, auquel son Yann avait travaillé..

Et il l'aperçut, enveloppé de poussière, les couleurs ternies, toujours à la même place, avec son petit drapeau jadis tricolore, maintenant un simple ruban jauni, au haut du grand mât.

Et il le regarda pendant toute la durée de la messe, marmottant simplement une vieille prière bretonne mêlée de superstitions et de beaucoup de religion ; il n'était pas à la messe d'ailleurs, mais au bonheur intime de se retrouver dans ce vieux monument très modeste, mais si joli pour lui, qui faisait partie des choses de son enfance, de son pays.

Quand on sonna, à la fin de la cérémonie, il reconnut la voix de la cloche et sourit :

Il se rappela alors seulement une commission de sa femme, une invocation à Sainte-Anne, qu'il devait dire à la place qu'elle occupait jadis, juste au dessous de la clef de voûte de la nef lourde et trapue.

Il gagna cette place, dit la prière, puis fut tout heureux de sortir en compagnie d'amis d'autrefois. Il ne ressentait plus aucune crainte maintenant, et il regardait très tranquillement la hauteur sur laquelle était situé le petit cimetière et, dominant tout, le château de la douairière.

L'idée de s'y présenter ne l'épouvantait plus.

Pour la première fois depuis sa dernière maladie, la marquise n'avait pas assisté à l'office religieux. Roger Gardain avait été déçu dans son espoir de voir la douairière et Karadeuc se rencontrer dans la maison de paix, ce petit coup de théâtre devait, pensait-il, produire les meilleurs résultats.

(A suivre).

# LES PRIMES DU "SAMEDI"

Dans sa dernière circulaire, LE SAMEDI annonçait à ses lecteurs qu'il leur offrirait des primes, comme le font aujourd'hui presque tous les grands journaux illustrés des Etats-Unis et de l'Europe.

Ces primes consisteront en objets d'utilité et de fantaisie achetés des premières fabriques dans des conditions exceptionnellement avantageuses et livrés aux lecteurs du SAMEDI, quand ils sont vendus aux prix du fabricant.

Le SAMEDI commence ce service de primes par les articles suivants:

## PRIMES POUR LES ABONNES

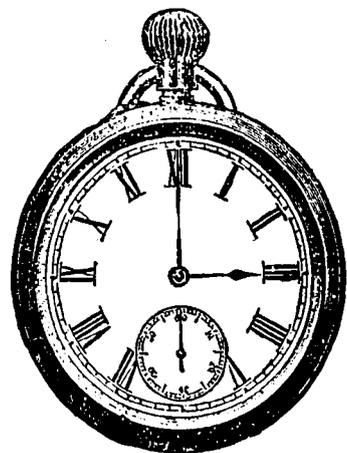
A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnements nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

## PRIMES POUR LES ACHETEURS AU NUMERO

Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.



Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

## Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs, — Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

**R. RYAN,**

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S. — Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

# CAPITALISTES - - - - SPECULATEURS

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

**FRED. R. ALLEY,**

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DEL'ARGENT.

# THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 7 Janvier.

Après-midi et soir.

Engagement des acteurs favoris:

**MADAME NEUVILLE** et son fils **AUGUSTIN**, dans leurs deux grandes représentations:

## THE BOY TRAMP ET CELL 22

Forte troupe, décors spéciaux, grands effets de mécanique, etc., etc.

THE BOY TRAMP, 7, 8 et 9 Janvier.  
CELL 22, 10, 11 et 12 Janvier.

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.  
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.  
La semaine prochaine: "THE PRIDE OF MAYO."

# QUEEN'S - THEATRE

Semaine commençant lundi le 11 Janvier, avec matines Mercredi et Vendredi.

**LEWIS MORRISON**

Assisté de

**M<sup>LLE</sup> FLORENCE ROBERTS**

Et une compagnie de premier ordre y comprenant **EDWARD ELSNER** et autres artistes connus dans

## FAUST

Les prix n'ont pas été augmentés, 25c, 50c, 75c et \$1.00

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.



Petit Due, La Fille Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan. 96

Primes du "Samedi"

**COUPON**

**No 7**

Numéro du  
**12 JANVIER**  
**1895**

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint Germain, Paris.

# JEU DE POKER!

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du Jeu de Poker. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centims,

Franc de port.

En vente aux bureaux du SAMEDI.

Montréal, 25 Octobre 1891.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

## FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

**LES MANTEAUX, COLERETTES,**

**TOURS DE COU (minous),**

**MANCHONS,**

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

**EDWARD STUART**

1894 Rue Notre-Dame

5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts.

**Cheroots**

DE

**Fortier**

**5**

POUR

**10c**

Tout du Tabac Importé

MEILLEURS QUE DES CIGARES A 5 CENTS. AUSSI BONS QU'UN CIGARE ORDINAIRE A 10 CENTS.

C'est le profit du manufacturier qui doit être diminué quand les temps dur arrivent. Tout fumeur devrait essayer ces Cheroots. Sur réception du prix, une boîte en contenant 200 sera envoyée à toute adresse directement de la manufacture. Couleurs assorties. En vente par tous les marchands de tabac.

Crème de la Crème Cigar Co., Montréal.

5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts. 5 pour 10 cts.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP DU**  
**AUX ENFANTS DE GODERRE**



POUR  
**GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES

Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

**VIDO**  
EAU DE BEAUTE  
UN SPECIFIQUE  
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

**36,967**

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

**IL Y A**

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de les essayer vous reviendrez, comme tout le monde, aux

**ALLUMETTES DE E. B. EDDY**

Si bonnes et si connues

21 juil. '95.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

9. Oct. 95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.  
A. S. R. BROSSEAU, L.D.S.  
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A. E. De Lorimier, J.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.  
**DE LORIMIER & GODIN**  
AVOCATS

Batisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,  
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL  
avril 7-95

**OCCASION**  
A LA LIBRAIRIE

**Poirier, Bessette & Cie**

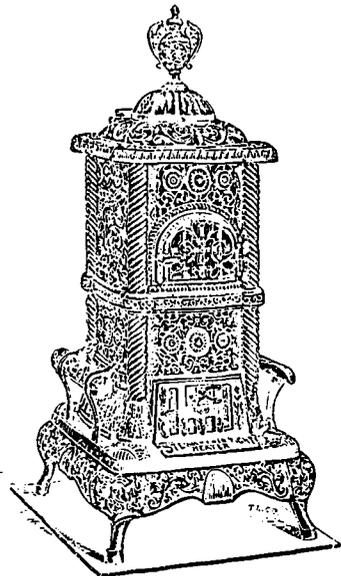
No. 516 rue Craig, Montréal

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' — ET — 'Up to Date'

**POELES DE PASSAGES!**

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

**GRAVEL & BOULARD**

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.

**JOSEPH BROSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1-95

IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

**VIN de VIAL**

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDÉ PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

**Cie Coloniale**

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE  
**CHOCOLAT**  
DU **Planteur**  
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE  
A PARIS  
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.